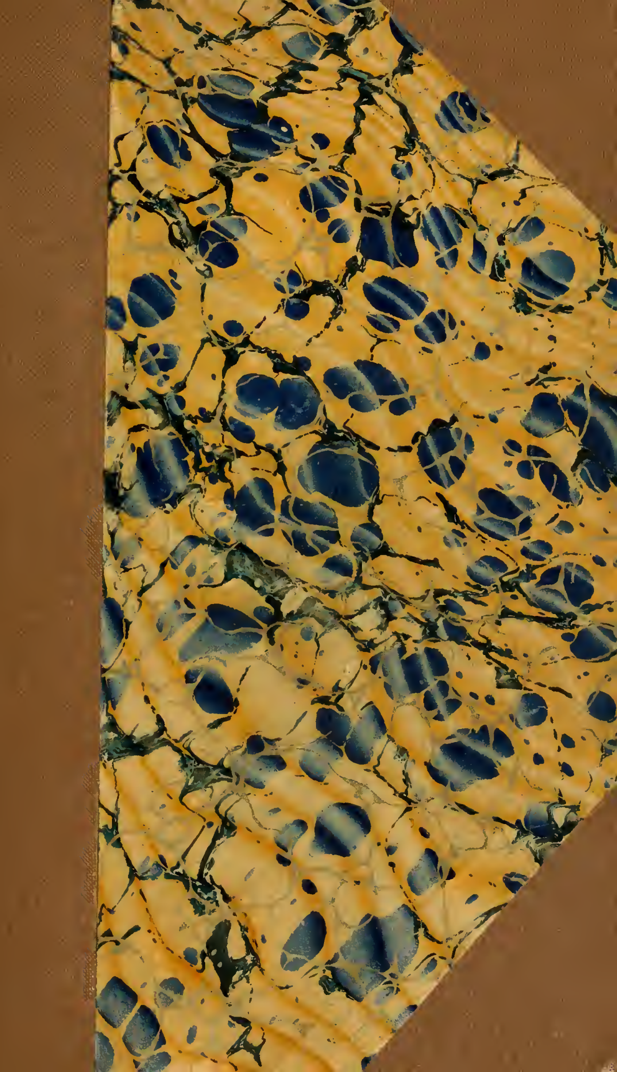
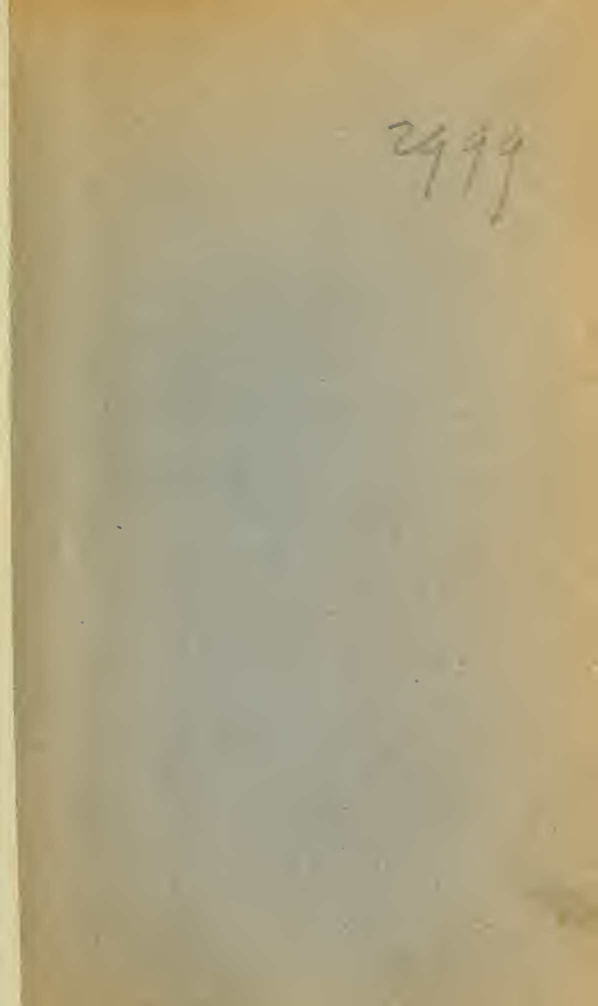




2̶8̶4̶
+

PARAVENTS

ET

TRÉTEAUX

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (ODÉON).

LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte (GYMNASE).

BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes (ODÉON), en collaboration avec M. A. Delavigne.

LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (GYMNASE), même collaboration.

L'AMIRAL, comédie en trois actes, en vers (GYMNASE).

POÉSIES

TABLETTES D'UN MOBILE, poésies.

L'ÉMIGRANT ALSACIEN, récit en vers, avec un dessin de G. Doré.

A TIRE D'AILE, poésies.

LA POÉSIE DE LA SCIENCE, *poème couronné par l'Académie française*, en collaboration avec M. L. Denayrouze.

LES ÉCREVISSES, fantaisie en vers, avec douze dessins de M. S. Arcos dite par M. C. Coquelin, de la Comédie-Française.

AIOL, chanson de geste du XIIIe siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud. *Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

JACQUES NORMAND

PARAVENTS

ET

TRÉTEAUX

— FANTAISIES DE SALON ET DE THÉATRE —

Le Chapeau
Le Fou rire — On Dansera — Si j'étais Femme
Les Écrevisses — Elle est Jolie
La Gervaise — La Farce de la Cornette
Etc., etc.

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1887

FIN DE SAISON



FIN DE SAISON



Octobre vient : de nos plages,
Comme des oiseaux surpris,
Les Parisiens volages
S'en retournent vers Paris.

Sur la grève, en longues files,
Veuves des baigneurs mouillés,
Les cabines immobiles
Ont des airs apitoyés ;

Au Casino, qui naguère
S'emplissait de gais flonflons,
A peine si quelqu'un erre
Dans le vide des salons;

Sur la table de lecture
Le journal tant retenu
S'offre, — vulgaire pâture, —
Au premier passant venu;

Les affiches pendent, tristes:
Le vrai « Chocolat Ibled »
S'accole aux grands noms d'artistes,
Mesdames X, Y, Z;

Avec un regret sonore
Dans les galets entassés
Le flot glisse, et cherche encore
Les beaux corps qu'il a bercés;

A l'hôtel, chacun vous aime :
L'hôtelier, discret et doux,
Tient à vous servir lui-même
Un beefsteak choisi pour vous,

Et, soignant votre pratique,
Vous donne, pour très peu cher,
La chambre, la chambre unique
Avec balcon sur la mer.

O mer, éternelle amie !
Par cet automne éclatant,
Rêveuse et presque endormie,
Jamais je ne t'aimai tant !

Loin des foules affolées
Qui chaque été, mêmement,
Sur tes plages violées
Jettent leur encombrement;

Loin du bruit qui vous obsède,
Loin du monde qui fait loi,
A soi seul on te possède,
On t'a tout entière à soi!

Aussi prends-tu pour leur plaire,
A ces derniers amoureux,
La toilette la plus claire,
Et les tons les plus heureux.

Sous cette brume ténue
Que met sur toi le matin,
Tu leur dis la bienvenue
D'un air discret et mutin;

Quand, par les midis splendides,
Tu t'étales au soleil,
Pour les fêter, tu te rides
D'un beau sourire vermeil;

Et, quand le couchant te grise
De flots d'ocre et de carmin,
Tu sembles, coquette exquise,
Leur murmurer : « A demain ! »

Mais en vain ta voix supplie,
En vain tu fais les yeux doux :
Alors même qu'on l'oublie,
Paris vit toujours en nous.

La grand'ville nous appelle :
Trop faibles pour résister,
O mer, compagne fidèle,
Nous t'allons bientôt quitter !

Nous allons quitter tes plages,
Tes grèves de sable uni,
Tes grands ciels, où les nuages
S'entassent à l'infini ;

Ta brise aux senteurs salées
Dont le poumon se gonfla,
Tes grandes vagues perlées...
Nous quitterons tout cela

Pour ces plaisirs qu'on renomme,
Ces beaux plaisirs de l'hiver :
Le vieux whist qui vous assomme
En face d'un vieux partner;

Le théâtre où l'on s'installe
Pour humer l'air éthéré
Par deux gros voisins de stalle
Plus qu'à moitié respiré;

Les grands dîners d'étiquette
Avec des gens inconnus,
Où la gastrite vous guette
Sous les roses des menus;

Le bal, — supplice canaque ! —
Où chacun vient s'entasser,
Et cire un parquet qui craque,
Sous prétexte de danser ;

Les raouts de toute sorte,
Et les fêtes de haut goût
Où, serré contre une porte,
Tenant à peine debout,

On entend l'artiste en vogue
Qui, folâtre ou bien fatal,
Vous récite un monologue...
Mais n'en disons pas de mal !

Oui ! c'est pour toutes ces joies
Que nous te quittons, ô mer,
Jusqu'à ce que tu nous voies
Revenir vers ton flot clair,

Sur tes belles grèves roses
A l'impalpable gravier
Soigner nos folles névroses
Et nos rhumes de janvier !



LE CHAPEAU



LE CHAPEAU

Dit par M. C. Coquelin, de la Comédie française.

Mise en scène : Un chapeau à la main.

Eh bien oui ! je le suis depuis mardi dernier !
C'est un fait bien acquis, impossible à nier,
Je le suis pour de bon, pour de vrai, sans réplique.
Devant deux bons témoins, par bon acte authentique,
Dûment enregistré, timbré, tous droits perçus,
Dont coût : quelques cents francs... et le bonheur en sus.

Marié !... qui l'eût dit?... Moi, le célibataire
Le plus obstinément endurci de la terre;
Moi qui, dans un salon de ménages farci,
Traînais comme une odeur damnable de roussi;
Moi qui manquais déjà, sans raisons acceptables,
Cinq ou six unions tout à fait... confortables;
Moi qui, chaque matin, en dépit de mes soins,
Avais un jour en plus et des cheveux en moins;
Moi qu'enfin à jamais les mères de famille
Méprisaient, pour n'avoir pas épousé leur fille...
Marié ! marié ! dé-fi-ni-ti-ve-ment !

« Pourquoi, m'allez-vous dire, un pareil changement?
Quel intérêt soudain, quelle puissante cause
Détermina chez vous cette métamorphose
Et vous fit, vieux garçon, changer ainsi de peau? »

Quelle cause?... Cherchez !... Devinez !...
Un chapeau !

Un chapeau, comme tous les chapeaux de la terre,
En soie, avec des bords, de la forme ordinaire,
Enfin absolument pareil à celui-ci.
« Un chapeau? »

Vraiment oui!

« Comment cela? »

Voici!

Un soir de cet hiver j'allais dîner en ville.
Excellente maison, réception grand style,
Avec concert le soir... et tout ce qui s'ensuit.
A l'heure du dîner j'arrive, on m'introduit;
Front bas et talons joints, je salue, et je pose
Mon chapeau sur un meuble. On se présente, on cause,
Huit heures moins le quart... on dîne. C'est fort bien!
Quant au repas, ma foi, je n'en dirai trop rien...

Le hasard me donnant deux voisines... muettes,
Je fis sur le menu des études complètes...
A la fin du dîner, je le savais par cœur.
Le festin terminé, bien que pauvre fumeur,
Je dus d'un fort cigare entretenir les flammes
Pour ne pas demeurer tout seul avec les dames.
Puis, retour au salon vers dix heures trois quarts.
Le concert commençait. Foule de toutes parts.
Les dames, bras à bras, blanches et bien rangées,
Rappelaient vaguement les boîtes de dragées.
Debout contre une porte, et, de l'autre côté,
Un immense monsieur strictement cravaté,
Un cuirassier sans doute, aux moustaches cirées,
J'aperçois, dans le fond, les boucles éplorées
D'une dame chantant un air sentimental.
Je ne voyais qu'à peine et j'entendais fort mal...
J'applaudis cependant, par bienséance pure.
Puis un habit correct, d'agréable tournure,
Parut... et dit des vers.

C'est la mode aujourd'hui.

Le moindre amphitryon ne peut rester chez lui
Sans vous servir le soir, en guise d'ambroisie,
Quelques échantillons nouveaux de poésie,
Que récite un monsieur, vibrant avec excès,
Et venant plus ou moins du Théâtre-Français.

Or, les vers, voyez-vous...—j'ai honte à vous l'apprendre, —
Les vers, moi... ça m'endort!

Je me sentis donc prendre
En écoutant ce vague et doux bruissement,
Malgré tous mes efforts, d'un engourdissement,
D'une étrange torpeur qui saisit tout mon être.
Je le sentais, j'allais dormir... ronfler peut-être!
Ah! sortons, sortons vite... ou sinon! D'un regard
Je cherche mon chapeau... Déplorable hasard!
La console où tantôt, en faisant mon entrée,
Je l'avais déposé, m'apparaît entourée
D'un triple rang touffu, formidable, profond
De dames s'éventant, les yeux vers le plafond.

Obstacle infranchissable et charmant assemblage
De cheveux s'élevant comme un échafaudage,
De diamants, de fleurs, de colliers... et plus bas
D'épaules... mais qu'alors je ne regardais pas,
Car mon chapeau tout seul absorbait mes pensées !

Il était là, montrant ses formes élancées,
Au pied d'un candélabre à colonnes, tout fier,
Tout reluisant encor du dernier coup de fer...
Et je le regardais doucement, d'un œil tendre,
Et murmurais tout bas :

« Que ne puis-je te prendre !
Que ne puis-je te mettre,— ô chapeau bien-aimé ! —
Sur ma tête, et quitter ce salon renfermé ! »

Et le magnétisant d'un regard plein de flammes :

« Viens, petit, viens ! franchis ce triple rang de femmes !
Ou bien vole au-dessus, ou bien passe au travers...
Viens en bas, dans la rue... on n'y dit pas de vers ! »

Et toujours ronronnait l'éternelle tirade...
Et, dormant à moitié, de plus en plus malade,
Suppliant, dévorant mon couvre-chef de l'œil :
« Viens, petit, viens à moi!... Nous trouverons au seuil
De cette maison chaude où la foule s'entasse
Un bon petit air frais qui réveille et délasse...
Vois! La nuit est superbe et le trottoir est sec!
Nous reviendrons à pied, tranquillement, avec
Le silence amical de la lune qui brille...
Viens!... »

— « Avez-vous fini de regarder ma fille?
Par la sambleu, monsieur?... » dit une grosse voix
Tout à côté de moi... Je tressaille, et je vois
Mon immense voisin, le cuirassier, tout rouge,
Qui me lance un regard terrible... Je ne bouge
Et doucement: « Moi?... Mais... je ne sais même pas
Où se trouve...

— Ma fille?... Eh! palsambleu! là-bas!
Devant cette console... avec un ruban rose!

Faites donc l'innocent!

— Mais, monsieur...

— Je suppose

Que vous ne nierez pas...

— Pourtant!

— Nous connaissons

Ce que valent, monsieur, vos étranges façons!

— Mes façons?

— Oui, monsieur! Cinq unions manquées

Ne sont pas, croyez-m'en, sans être remarquées...

— Permettez...

— Vous passez, depuis déjà longtemps,

Pour un petit monsieur des plus compromettants...

— Moi? mais...

— Et maintenant, vous osez, plein d'audace,

Regarder hardiment ma fille, face à face?

— Eh! sapristi! monsieur! je n'ai pas un moment

Regardé votre fille, entendez-vous?

— Vraiment!

Que regardiez-vous donc?

— Puisqu'il faut vous le dire,
C'est mon chapeau, monsieur!
— Morbleu! vous voulez rire?
Votre chapeau, monsieur?
— Oui, monsieur! mon chapeau! »

Je sentais que le sang me montait à la peau...
Il m'agaçait un peu, ce père de famille,
Voulant qu'à toute force on regardât sa fille!

L'habit noir, dans le fond, rhythmait toujours ses vers.

Et mon voisin et moi, nous jetant de travers
Des regards courroucés, marmottions à voix basse :
« C'est ma fille, monsieur!
— C'est mon chapeau!
— De grâce,
Parlez un peu moins haut! » fit un monsieur nerveux.
« Vous m'en rendrez raison sur-le-champ! Je le veux!

Me dit le cuirassier...

— Hé! qu'à cela ne tienne!

— Demain, vous recevrez ma carte!

— Et vous la mienne! »

C'était, vous le voyez, un bon duel en train.

Une seconde après, avec fort peu d'entrain
D'ailleurs, dans le salon les bravos éclatèrent.
L'habit avait fini. Les groupes s'agitèrent,
Brouhaha général, promenade au buffet,
Le rempart féminin s'écarte tout à fait :
Enfin, je vais pouvoir aborder la console!
Je jette à mon rival un froid salut, je vole
Vers l'objet de mes vœux, franchis d'un pied coquet
Les traînes serpentant gaîment sur le parquet,
Je vais toucher au but...

« C'est ce chapeau peut-être
Que vous cherchez, monsieur?... »

Et je vois apparaîtr

Au bout d'un bras charmant, délicat, bien formé,
— Un vrai bijou de bras, — mon chapeau bien-aimé!
Je relevai les yeux... c'était le ruban rose!

« Allez, monsieur, allez!... j'ai bien compris la cause
Qui vous faisait toujours regarder par ici :
Vous dormiez tout debout, tenez... comme ceci...
Ah! que j'aurais voulu, pour calmer votre peine,
Vous l'envoyer là-bas, ce chapeau, par la chaîne
Des dames, à travers le salon, main à main,
Il eût tout doucement fait son petit chemin...
Mais j'avais un peu peur, vous devez le comprendre,
Qu'on ne le remarquât... Bon! je vous fais attendre...
Bavarde que je suis! Vous tombez de sommeil,
Voici! Bonsoir, monsieur! »
Ange, ange au front vermeil!
Elle avait deviné mon angoisse cruelle,
Et de tous mes regards n'en prit pas un pour elle!

O sublime candeur! Pure naïveté!

Je reçois de ses mains l'objet tant souhaité,
Et retournant tout droit à mon grand adversaire :

« Eh bien ! monsieur, eh bien !... je veux être sincère !
Oui, vous aviez raison !... oui ! car ce n'était pas
Mon chapeau qu'à l'instant je regardais là-bas,
Mais c'était — pardonnez à ma franchise extrême ! —
Votre fille, monsieur, votre fille... que j'aime !
— Vous, monsieur?... »
Il tourna vers moi ses gros yeux ronds,
Puis, me tendant la main :
« Nous en recauserons ! »

Et l'on en recausa si bien, qu'on sut s'entendre
Et que le résultat ne se fit pas attendre !
Or c'est mardi dernier, comme je vous le dis...
Ma femme est un trésor ; ma vie, un paradis...
Mon beau-père — un mouton, malgré son air austère, —
Pas cuirassier du tout, est chef au ministère ;
Enfin, — mérite rare et qui n'a pas de prix ! —

L'excellent homme est veuf,donc...vous m'avez compris

Or ce bonheur complet, que mon cœur ne peut taire,
C'est toi, simple chapeau de soie... ou bien ton frère,
Qui me l'avez valu!... Pauvres gibus anglais!
Parfois l'on rit de vous et l'on vous prétend laids :
On dit que de trop près vos formes surannées
Rappellent les tuyaux ornant les cheminées...
En vous jugeant ainsi peut-être on n'a pas tort :
Mais moi, reconnaissant jusqu'au jour de la mort,
Je veux, — malgré votre air formidablement bête, —
Avec un saint respect vous porter sur ma tête!



LE FOU RIRE



LE FOU RIRE

Dit par Mᵉ Jeanne Samary, de la Comédie française.

Que voulez-vous que je vous dise ?
C'est un défaut, je le sais bien !
Je comprends qu'on s'en scandalise :
Mais, sur l'honneur, je n'y peux rien.

Cela me prend sans que j'y pense,
Et le plus souvent sans raison...
Et je ris !... je ris !... Ça commence !
Pardon !... J'ai beau faire !... pardon !

C'est un frissonnement étrange
Qui grandit malgré mes efforts :
Qui me chatouille, me démange,
Me glisse tout le long du corps,

M'arrive aux lèvres, les dévore,
Les force à s'ouvrir malgré moi...
Allons, bon! ça me prend encore!
Ah! c'est trop fort!... Voyons! tais-toi!

Croyez-m'en, c'est un vrai martyre,
Un grand tourment, presque un malheur!
D'abord, quand je me mets à rire,
Je deviens laide à faire peur :

Je fais une horrible grimace;
Mon nez, appendice mouvant,
Semble prêt, frétillant sur place,
A s'envoler au moindre vent;

Bref, j'ai honte... et dans ma colère
Je voudrais, en catimini,
Descendre à cinq cents pieds sous terre,
Et remonter... quand j'ai fini.

Ensuite, ma mauvaise chance
Fait que mon fou rire me prend
Justement quand la circonstance
Commande un sérieux très grand,

Et, quand tout ce qu'on vient me dire
Exigerait des airs penchés...
Bon ! je pars d'un éclat de rire
Devant les gens effarouchés !

Une dame, hier, d'aventure,
M'apprend la mort de son mari,
Qu'elle exécrait — même en peinture ! —
Ce que j'ai ri ! ce que j'ai ri !

L'autre matin, courbant la tête
Sous le poids des déceptions,
Un monsieur me dit sa défaite
Aux dernières élections.

Dans sa commune tout entière
Rien que deux voix — maigre régal! —
La sienne... et celle de son frère!
J'ai ri! j'ai ri!... C'était très mal.

Enfin... — vous n'allez pas me croire
Lorsque rien n'est plus vrai pourtant! —
L'autre soir... — si drôle est l'histoire
Que je rougis en la contant! —

Papa, qui se creuse la tête
Cet hiver, pour me marier,
Me dit de me mettre en toilette
D'un petit air tout singulier.

Devant cet air énigmatique
Je doutais... doutes superflus!
« Cocher, à l'Opéra-Comique! »
Dit papa : je ne doutai plus.

En effet, pendant un entr'acte,
Par hasard, sans le moindre apprêt,
Un jeune homme, tenue exacte,
Gants blancs, habit noir, apparaît.

Par hasard on me le présente;
Par hasard on le fait asseoir;
Par hasard il me parle, et chante
L'éloge du *Domino Noir*.

« Quelle musique enchanteresse...
Délicate et fine en tout point!
— Oh! oui, monsieur! — Quelle jeunesse!
Un chef-d'œuvre ne vieillit point!

— Oh! non, monsieur! — Pour moi, j'admire
Cet esprit... ce talent... ce goût...
— Et moi, monsieur! » Maudit fou rire!
Voilà qu'il me prend tout à coup!

« Mademoiselle... — Ah! ah! — Je pense
Que néanmoins vous aimez mieux
La Dame Blanche? — Ah! ah! — Silence! »
Me fait papa, l'air furieux.

« C'est une œuvre bien délicate...
Toujours jeune... un art inouï... »
Ah! ah! ah! ah! tant pis! j'éclate
Au nez du jeune homme ébahi!

Devant cet accueil qui l'étonne
Saluant, tout interloqué,
Il s'en va : papa gronde, tonne...
Et le mariage est manqué!

Bah! me direz-vous, point de peine!
Une autre fois tout ira bien!
Hélas! non! car, j'en suis certaine,
Depuis ce fâcheux entretien,

A chaque nouvelle entrevue,
Aux Français comme à l'Opéra,
Dès l'abord, à première vue,
Mon fou rire me reprendra...

Si bien que, même assez gentille,
— Du moins à ce que l'on me dit! —
Il me faudra demeurer fille
Grâce à ce fou rire maudit!

A moins qu'une incroyable chance
Ne m'offre un mari tout exprès
Qui veuille m'épouser d'avance...
Et me faire la cour après.

Bah! pouvez-vous encor prétendre,
Il est un moyen des meilleurs :
C'est, quand le rire va vous prendre,
De tourner votre esprit ailleurs,

Vers quelque sujet bien étrange,
Bien fastidieux ou bien noir :
Le ministère, — que l'on change! —
Le drame, — que chacun va voir.

Hélas! ce moyen salutaire
Pour d'autres, mais pour moi mauvais,
Me produit l'effet tout contraire
A celui que j'en attendais :

Car mon fou rire opiniâtre
Transformant les aspects réels
Me fait voir un drame... folâtre!
Et des ministres... éternels!

Non! croyez-m'en : le mal empire
Quand on s'efforce à l'arracher,
Et le plus sûr moyen de rire
C'est de vouloir s'en empêcher.

Le sérieux, cela se garde
Autant que l'on n'y pense pas:
Ainsi moi, que chacun regarde,
Je reste ici sans embarras...

Je parle en toute confiance...
Je ne ris pas!... mais qu'un moment
Je me trouve avoir conscience
De parler sérieusement...

Oui! je rirais! sans aucun doute...
Et tenez... et tenez... voilà...
Voilà que je me mets en route
Rien qu'en me figurant cela...

Ah! ah!... j'aurais voulu vous dire
Pourtant... mais... efforts superflus...
Ah! ah! ah! ah! je me retire...
Ah! ah! ah! ah! je n'en puis plus!...

(Elle sort en éclatant de rire.)





ON DANSERA



ON DANSERA

Dit par M. Delaunay, de la Comédie française.

On dansera, portait mon invitation.

On dansait donc, avec grande animation.
Quelque peu par plaisir, beaucoup par hygiène,
Moi, je dansais aussi : la danse est chose saine.

Une valse, plaintive et douce, commençait.

Je l'aperçus alors, droite dans son corset,

Dix-sept ans tout au plus, mignonne, mince, fraîche,
La peau rosée, ainsi qu'un fin duvet de pêche,
Les cheveux pleins d'aurore et les yeux pleins d'azur.
Assise derrière elle et s'appuyant au mur,
Immobile, perdue en quelque rêverie,
Sa mère dignement faisait tapisserie,
Et dans sa robe sombre et sous son turban vert,
L'œil vague et demi-mort, l'éventail entr'ouvert,
Sommeillait doucement, en suivant de la tête
Le rhythme de la valse et le bruit de la fête.

L'enfant, elle, frappait d'un pied coquet le sol,
Pareille à l'oiselet qui veut prendre son vol...
Je l'invitai suivant la règle, et nous tournâmes.

Et tandis qu'au milieu des traînes dont ces dames
(Soit dit bien humblement, mais bien du fond du cœur)
Augmentent chaque hiver le poids et la longueur,
Je louvoyais, ainsi qu'un marin dans l'orage;
Tandis que je tenais par son frêle corsage

Ma mignonne danseuse enlacée à mon bras...

« Quelle charmante enfant! me disais-je tout bas;
Tendre fleur à l'aurore à peine épanouie,
Elle ne connaît rien des choses de la vie...
Elle jouait encore à la poupée, hier...
Pour la première fois sans doute cet hiver
On l'a menée au bal... elle va dans le monde...
Un début! quelle affaire!... O chaste tête blonde!
Je sens monter à moi, de tes cheveux flottants,
Comme un parfum béni de joie et de printemps! »

Je m'exaltais, ainsi, lorsque, lasse peut-être,
Dans un coin du salon, devant une fenêtre,
Ma danseuse, cessant de tourner, s'arrêta.
Il fallait donc causer. Moi, comme un grand bêta
En tortillant mes gants je cherchais une phrase ,
Quand l'enfant, m'arrachant à ma muette extase :

« Que pensez-vous,monsieur,du discours d'aujourd'hui?

— Du discours? quel discours?

— A la Chambre! L'appui
De monsieur Blancpignon était bien salutaire...
On aurait fait, sans lui, sauter le ministère!
N'est-ce pas votre avis?...

— Si fait... en vérité...
Il eût sans Blancpignon sauté... trois fois sauté! »

J'étais embarrassé... car, notez bien la chose!
Je ne connaissais rien, moi, j'ignorais la cause
De ce fameux discours, la séance, enfin tout...
L'ingrate politique étant peu de mon goût.

« Et le groupe Duret?.... quelle noble conduite!

— Admirable!

— Entraîner tout le centre à sa suite!
Avec trente-deux voix en former quatre cents!

— Quatre cents?
— Oui, monsieur! Les arguments puissants
De monsieur Blancpignon ont ravi l'auditoire...
Quel orateur, monsieur!... Un mérite notoire!...
Quatre cents voix!... Pourtant, disons la vérité:
Les ministres, sentant le danger, ont voté.

— Ils ont voté! Tous?
— Tous!
— Ah! mon Dieu! quelle joie!
Ils ont voté... voté!... Le hasard nous envoie,
Mademoiselle, un grand bonheur, bien mérité:
Le ministère entier, tout entier... a voté! »

Elle me regardait, n'osant plus trop rien dire...
Étais-je sérieux? ou bien voulais-je rire?
Afin de la tirer de ce grand embarras,
D'un geste gracieux arrondissant le bras,
Respectueusement :
« Encore un tour? »

Mais elle :

« Que pensez-vous, monsieur, de cette loi nouvelle,
Que l'on vient de voter sur l'impôt des boissons?
Vous savez que la Chambre a fait quelques façons,
Et regrette à présent de l'avoir acceptée...
Croyez-vous qu'au Sénat elle soit rejetée? »

Allons! Après la Chambre, et pour changer, voilà
Le Sénat, à présent!... Charybde après Scylla!

« Quant au groupe Crépon, avez-vous confiance?.. »

Cette fois, c'en est trop! Et perdant patience,
Pour terminer d'un coup cet absurde entretien,
Sans répondre, glissant mon bras contre le sien,
Je la prends par la taille et vivement l'entraîne...
Mais je levais le pied et m'élançais à peine,
Qu'en un dernier accord, plaintif comme un regret,
Harmonieusement, la valse se mourait.....

Dans l'éparpillement de la danse finie,
Prenant, comme toujours, une peine inouïe,
Pour ne pas déchirer quelque volant bouffant,
A sa place, j'allai reconduire l'enfant,
Mais quand, la saluant d'une façon polie,
Je relevai les yeux, — elle, elle si jolie,
Me sembla presque laide, et son charme vainqueur
S'effaça de mes yeux, s'envola de mon cœur...

Ah! c'est qu'en un moment j'avais compris sans doute
Combien, en la jugeant, j'avais fait fausse route!
C'est qu'en un seul moment elle m'avait donné,
Sans y même songer, sans l'avoir soupçonné,
Cette impression triste, obscurément sentie,
D'une illusion folle et trop vite partie...
C'est qu'en un mot, enfin, son étrange jargon,
Sa Chambre, son Sénat, son Duret, son Crépon,
Ses votes escomptés, ses groupes... sympathiques,
Son ennuyeux savoir des choses politiques,
Ses projets de discours et ses projets de loi,

Tout cela, sur l'honneur, m'avait mis hors de moi!

Oh! rester de son âge! et toujours! et sans cesse!
Vieux, savoir vaillamment accepter la vieillesse;
Jeune, rester bien jeune, et, sans hâter le temps,
S'épanouir en paix au soleil du printemps!
Mais, comprenez-le donc, enfants, ce que l'on aime,
Ce qu'on adore en vous, c'est votre âge lui-même,
Votre simplicité, votre air naïf et doux,
Pour tout dire, c'est vous, toujours vous, rien que vous!
Oui! pour qu'on vous chérisse, et que par vous charmées
Nos âmes, pressentant vos âmes embaumées,
Comme des papillons, en désirent le miel...
Oui! pour nous inspirer un amour éternel,
Telles que Dieu vous fit, naïves et gentilles,
Jeunes filles, sachez demeurer jeunes filles!



DÉGEL



DÉGEL

Croquis parisien.

Le Dégel, — ami des glissades, —
Vient de s'abattre sur Paris :
La ville prend des airs maussades
Et bâille sous le grand ciel gris.

Dans la neige qui devient boue,
Se frayant des chemins nouveaux,
Avec peine tourne la roue
Des omnibus à trois chevaux.

Fondant sur nos chapeaux de soie,
Les toits prennent des airs railleurs :
Et voici, déblayant la voie,
Le régiment des balayeurs.

Le fiacre, attendant la pratique,
Dresse son profil nonchalant;
La vieille haridelle étique
Paraît jaune sur le sol blanc...

O Dégel! roi des temps moroses!
Comme nous te maudirions, si
Parmi toutes ces tristes choses,
Tu ne nous faisais voir aussi,

Dans leurs marches aériennes,
Trottant comme des roitelets,
Les pieds de nos Parisiennes....
Et quelque peu de leurs mollets!





LA CIGARETTE



LA CIGARETTE

HIER, pour la première fois
Depuis un mois, — tout un long mois ! —
O Georgette, que tu m'oublies,
Seul et triste, je retournai
Dans le petit coin fortuné
Où s'abritèrent nos folies.

Comme dans la chambre d'un mort
Je suis entré, faisant effort
Pour calmer mon cœur indocile,
Dans la chambrette aux rideaux sourds
Que pendant longtemps nos amours
Choisirent pour leur domicile.

Sur ces mille riens que tu sais,
Comme, tout rêveur, je laissais
Vagabonder ma main distraite...
Dans la petite tasse à thé
Que tu me donnas, cet été,
J'aperçus... une cigarette.

De quelque tabac étranger,
Sous ton doigt rapide et léger,
Tu l'avais faite, ma mignonne ;
Puis, quand ton amour s'envola,
La cigarette resta là..
Et, pour la fumer, plus personne.

Je la pris et je l'allumai.
Mais le nuage parfumé
Au plafond à peine s'élève,
Que ton fantôme gracieux
Soudain apparaît à mes yeux
Dans l'éblouissement d'un rêve.

Oui ! c'est toi !... vite ! ôte tes gants,
Ces gants maudits, ces intrigants
Qui me cachent tes mains mutines,
Et, montrant un peu de ton bas,
Au feu qui chantonne tout bas,
Grille le bout de tes bottines.

Faisons mille projets galants
Pour l'été qui vient à pas lents,
A travers un printemps morose,
Et que de beaux rêves dorés
Nous mènent là-bas, par les prés,
En coutil blanc, en robe rose !

Qu'ils nous emportent loin, bien loin,
Hors de la ville, dans un coin
Perdu sur la côte normande,
Où tous deux, la main dans la main,
Nous suivrons quelque vert chemin,
Tout petits, devant la mer grande !

Où, par les chauds après-midis,
Couchés dans le sable, engourdis
A l'ombre d'un rocher qui penche,
Nous verrons, — point brillant dans l'air, —
A la surface du flot clair
Se jouer la mouette blanche !

Et puis l'automne, les grands bois,
Et la forêt, où tant de fois
Nous errâmes à l'aventure,
Et les peintres de Barbizon
Peignant leurs « barbes de bison »
Bien mieux parfois que la nature !

Viens, ô Georgette !... L'univers
Est à nous, avec ses prés verts,
Et son soleil qui nous enivre...
Il est à nous avec ses fleurs,
Ses chants, ses parfums, ses couleurs...
Viens, ô Georgette, il fait bon vivre !

Eh ! quoi !... Tu ne me réponds pas ?
Voici que tu fuis de mes bras
Et t'arraches à mon étreinte...
Comme derrière un blanc linceul
Tu disparais... Seul, je suis seul !...
La cigarette s'est éteinte !

Mais mon amour s'est rallumé :
Je le sens !... je veux être aimé,
O Georgette, autant que je t'aime...
Quitter le chemin que tu suis !
Vivre loin de toi !... quand je suis
Une autre moitié de toi-même !

Ah ! reviens, fût-ce un seul moment !
Dans ce nid tranquille et charmant
Tout plein de nos amours discrètes...
Dans ce nid par toi délaissé,
Reviens bavarder du passé
Et me rouler des cigarettes !



SI J'ÉTAIS FEMME!



SI J'ÉTAIS FEMME !

Poésie pour les dames seules.

Dite par M. Saint-Germain.

Comme des lourdauds que nous sommes,
Nous répétons, nous autres hommes,
Avec un grand air irrité,
Qu'en vous montrant un peu coquettes
Avec nous, mesdames, vous êtes
Des monstres de perversité.

Mais moi, franc jusqu'au fond de l'âme,
Je dis bien haut et sans regrets :
Si jamais je devenais femme,
Quelle coquette je ferais!

Loin des affaires dévorantes,
Narguant le mouvement des rentes,
Les petits faits, les grands discours,
Voltiger à travers la vie,
N'avoir qu'un souci, qu'une envie :
Plaire, plaire encore et toujours!
Faire de ce charmant programme
Le plus cher de ses intérêts...
Ah. je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Ce doit être si douce chose
De s'habiller de bleu, de rose,
Et, grâce à des calculs profonds
Cherchant à s'embellir soi-même,

De composer tout un poème
De dentelles et de chiffons!
Puis, le bravo qui vous acclame
Suivi des compliments discrets...
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Et puis je l'avouerai quand même,
— Dussé-je subir l'anathème
De quelque mari... sapajou, —
Comme je comprends qu'on se grise
De la tentation exquise
D'une toilette ou d'un bijou!
Moins courageux que vous, madame,
Jamais je n'y résisterais...
Ah! je le sens... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Comme je le comprends encore,
Le sentiment que l'on decore

D'un vilain nom : Rivalité!
Il est si juste qu'on aspire
Au premier rang dans cet empire
De la grâce et de la beauté!
Que souveraine on m'y proclame
Et les autres... viendront après!
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Enfin, j'en arrive à la chose
Qui dans cette métamorphose
Avant tout me rendrait heureux :
C'est, — vous me devinez sans peine, —
De pouvoir river à ma chaîne
Toute une troupe d'amoureux;
De sentir leurs regards en flamme
Dévorer chacun de mes traits...
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Oui! j'aimerais à la folie
Que chacun me trouvât jolie,
Et complet serait mon régal
Si quelque poète volage
M'offrait le délicat hommage
D'un sonnet ou d'un madrigal :
S'il y chantait toute la gamme
De mon esprit, de mes attraits...
Ah ! je le sens !... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais !

Dût-on me traiter de cruelle,
Ainsi qu'au bout d'une ficelle
On voit gigotter un pantin,
On verrait, sous ma main habile,
Tous mes galants en longue file
Se trémousser soir et matin.
Au moindre signe de leur dame,
Ils obéiraient, toujours prêts...

Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Dans mon égale indifférence,
Leur laissant à tous l'espérance,
— Cet indestructible lien, —
Je resterais, — quoi qu'on en dise! —
Toujours fidèle à ma devise :
Exiger tout, n'accorder rien!
D'un rappel à l'ordre ou d'un blâme
Je flétrirais les indiscrets...
Ah! je le sens!... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!

Voilà ma confidence faite,
Mesdames : elle est bien complète
Bien franche et sans airs patelins...
Mais, je vous en prie à voix basse,
Ne la répétez pas, de grâce,
A mes collègues masculins.

A leurs yeux renégat infâme,
Qui sait ce que je deviendrais?...
Ma foi, tant pis !... si j'étais femme,
Quelle coquette je ferais!



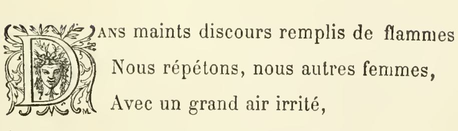
SI J'ÉTAIS HOMME!



SI J'ÉTAIS HOMME !

Poésie pour les hommes seuls.

Dite par Mme Céline Chaumont.



Dans maints discours remplis de flammes
Nous répétons, nous autres femmes,
Avec un grand air irrité,
Qu'en vous montrant un peu... volages,
Messieurs, vous êtes, sans ambages,
Des monstres de perversité.

Mais moi, franche et sincère en somme,
Je vous l'avouerai de bien près...
Si jamais je devenais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Loin de ces mille caquetages,
Cancans, potins et popotages
Qui bourdonnent dans les salons,
Marcher le chapeau sur l'oreille,
Cigare aux dents, mine vermeille,
Porter moustache et pantalons!
Hardiment, de quoi qu'on vous somme,
Agir sans crainte et sans regrets...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Ce doit être chose si douce
D'aller où le désir vous pousse,
Où vous entraîne votre choix,
Et, tant que l'état peut vous plaire,

De demeurer célibataire...
En se mariant quelquefois!
Cette liberté qu'on renomme,
Pour moi serait pleine d'attraits...
Oui, j'en conviens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Et puis je l'avouerai quand même,
— Dussé-je subir l'anathème
De mes collègues en jupons, —
Comme je comprends qu'on se grise
De la tentation exquise
De deux yeux rêveurs ou fripons!
A toute Ève m'offrant la pomme
Jamais je ne résisterais...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Comme je le comprends encore,
Ce sentiment que l'on décore

D'un vilain nom : Rivalité!
Il est si juste qu'on aspire
A ne point partager l'empire
Qu'on peut avoir sur la beauté!
Qu'irrésistible on me surnomme,
Et mes rivaux viendront après...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Enfin, j'en arrive à la chose
Qui, dans cette métamorphose,
Me rendrait heureux avant tout,
C'est, — vous le devinez peut-être, —
De faire la cour, en vrai maître,
A toute femme de mon goût!
Quelle ardeur j'y mettrais!... Et comme
Adroitement je m'y prendrais!...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Oui! j'aimerais à la folie,
Avec une femme jolie,
Et me résistant longuement,
Lutter de finesse et d'audace,
Et pas à pas, de la préface,
En arriver au dénoûment.
Des chemins qui mènent à... Rome,
Je sais bien lequel je suivrais...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!

Pour mieux triompher de la belle,
Par une froideur éternelle,
Je chercherais à l'enflammer,
Car je l'ai vu souvent moi-même...
Le meilleur moyen qu'on vous aime,
C'est de n'avoir pas l'air d'aimer.
Ce moyen infaillible, en somme,
Pour moi serait rempli d'attraits...

Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel diplomate je ferais!

Oui! de conquêtes en conquêtes,
Plus coquet que bien des coquettes,
Je voltigerais, vive Dieu!
Comme Don Juan, j'aurais ma liste...
En amour, je serais artiste
Comme Lauzun ou Richelieu!
Des grands séducteurs qu'on renomme,
Je connaîtrais tous les secrets...
Ah! je le sens!... si j'étais homme,
Quel beau sacripant je ferais!

Voilà la confidence faite,
Messieurs : confidence complète,
Bien franche, en termes peu... bénins,
Mais je vous en prie à voix basse :
Ne la répétez pas, de grâce,
A mes collègues féminins!

A leurs yeux trop sincère, en somme,
Qui sait ce que je deviendrais?...
Ma foi, tant pis!... si j'étais homme,
Quel beau garnement je ferais!





DECRESCENDO



DECRESCENDO

Monologue populaire.

Loin du travail et des ennuis!
Je me sens le cœur tout en fête!
Je ne sais pourquoi, mais je suis
En gaîté des pieds à la tête!

Je vais vivre comme un rentier
Aujourd'hui, jusqu'à la nuit close!
Au diable patron, atelier!
A bas le noir! vive le rose!

Avec les vrais amis, je veux
Ce soir, boire verre sur verre!
Et si je me brouille les yeux,
Ma foi!... je dormirai par terre!

A la barrière, par là-haut,
J'ai découvert, l'autre dimanche,
Un certain Argenteuil, qui vaut
La peine de lever la manche.

Aujourd'hui, mon joli clairet,
Je veux te fêter d'importance...
Et pour l'avenir, je suis prêt
A cultiver ta connaissance.

A tous les amis je dirai :
Qu'on se dépêche et qu'on arrive!
Il faut ce soir, bon gré, mal gré,
Que je sois... gai comme une grive!

Un bon dîner, dans les salons,
Un vin qu'aisément on avale...
Ce menu vous va-t-il? — Allons!
Acceptez : c'est moi qui régale!

Ils accepteront, c'est certain!
Je les connais, les camarades.
Alors, en avant le festin,
Le bon vin à pleines rasades,

Le couplet grivois ou moqueur
Qui s'échappe de la bouteille,
Et qu'on répète tous en chœur,
Au dessert, assis sous la treille!

Or çà, partons vite d'ici!
Mais avant de me mettre en course,
Je n'ai rien oublié?... Non!... Si!
Parbleu! j'allais laisser ma bourse!

Ma bourse?... Eh! sans doute! Il faut bien
La prendre... Diable! Elle est légère...
Et le dîner n'est pas pour rien
Au cabaret de la barrière!

Mais je régale! C'est promis!
Promis?... Je n'ai rien dit, en somme!
Et si je traite mes amis,
C'est que je suis un fort brave homme!

Les amis... Peuple bien changeant,
Bien ingrat, et qui ne sert guères
Qu'à vous demander de l'argent...
Ainsi que les propriétaires!

Le mien m'a dit tout justement,
— Avec des paroles très fermes, —
De payer, pour mon logement,
Au moins la moitié de mes termes.

L'avare!... Je n'en dois que trois!
Comprenez-vous cette insistance?...
Si l'on ne résistait, je crois
Qu'il vous ferait payer d'avance!

Il faudra pourtant bien payer...
Ma femme a promis de le faire!
Ma femme!... Encore un beau loyer!
Mais, hélas! sans sous-locataire!

Une bavarde, qui voudrait
Me voir pleurer dès qu'elle pleure,
Et, quand je vais au cabaret,
Me sermonne pendant une heure!

Non! tout n'est pas rose vraiment
Dans ce pauvre monde où nous sommes :
Ce n'est pas pour leur agrément
Que le bon Dieu créa les hommes!

Au moins aurait-il dû penser,
— Cela lui soit dit sans reproche, —
Quand il les fit, à leur laisser
Toujours de l'argent dans leur poche!

Non! sur la terre, rien de beau...
Je suis triste... j'ai l'âme en peine...
Et si je pouvais souffrir l'eau,
Je me jetterais à la Seine!





LA BELL' VALENCE!



LA BELL' VALENCE!



L'entr'acte commence : au hasard
Sortant du théâtre, la foule,
Ainsi qu'un torrent qui s'écoule,
Se répand sur le boulevard.
« Allons, messieurs !... que l'on s'élance !
Prenez celle-ci... celle-là !...
Regardez... choisissez... voilà
La bell' Valence ! »

1. Paru dans le journal *Paris-Murcie.*

Fruit populaire qui nous viens
De là-bas, passé la montagne,
Tu mets comme un parfum d'Espagne
Sur nos trottoirs parisiens;
Et quand la lanterne te lance
Son rouge éclair horizontal,
Je pense à ton pays natal,
O bell' Valence!

Je revois, sous les cieux légers
D'un automne tel qu'on le rêve,
Le train qui passe et qui m'enlève
Au milieu des bois d'orangers.
J'entends la brise qui balance
Avec un doux bruissement
Dans son arbre, amoureusement,
La bell' Valence!

Encor des orangers, encor...
La plaine entière en est couverte :

Sur un tapis de mousse verte
C'est un semis de boutons d'or.
Dans sa superbe nonchalance
Le soleil, aux lointains rosés,
Se lève, et rougit de baisers
La bell' Valence !

Tel est le rêve que je fis
Bien souvent quand, sur les charrettes,
Étageant tes rondeurs proprettes,
O fruit d'Espagne, je te vis !
« Allons, messieurs !... que l'on s'élance !
Prenez celle-ci... celle-là!...
Regardez... choisissez... voilà
La bell' Valence ! »





AUX INONDÉS DE SZEGEDIN

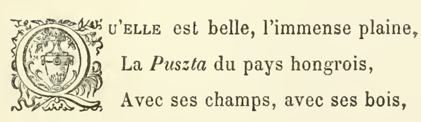


AUX INONDÉS DE SZEGEDIN

POÉSIE A-PROPOS

Dite par M. Delaunay, de la Comédie française.

I



Qu'elle est belle, l'immense plaine,
La *Puszta* du pays hongrois,
Avec ses champs, avec ses bois,
Et l'or de sa moisson prochaine !
Qu'elle est belle, l'immense plaine,
La *Puszta* du pays hongrois !

Les taureaux noirs aux pieds rapides
Y galopent sous le ciel bleu
Et baignent leurs naseaux en feu
Dans la fraîcheur des eaux limpides...
Les taureaux noirs aux pieds rapides
Y galopent sous le ciel bleu !

Par les prés, par les pâturages,
Les brebis s'en vont à pas lents,
Suivant les bergers nonchalants
Aux cheveux longs, aux yeux sauvages...
Par les prés, par les pâturages,
Les brebis s'en vont à pas lents.

Parfois, dans sa course enflammée,
Le *Csiko*, prompt comme l'éclair,
Passe au galop, jetant dans l'air
La chanson de la bien-aimée...
Voici, dans sa course enflammée,
Le *Csiko*, prompt comme l'éclair !

De toutes parts richesse et joie,
Grand ciel d'azur et liberté !
Joyeux précurseur de l'été,
Partout le printemps qui flamboie...
De toutes parts richesse et joie,
Grand ciel d'azur et liberté !

Oui, certe, elle est belle la plaine,
La *Puszta* du pays hongrois,
Avec ses champs, avec ses bois,
Et l'or de sa moisson prochaine...
Elle est belle, l'immense plaine,
La *Puszta* du pays hongrois !

II

Qu'elle est belle aussi, qu'elle est fière,
Szegedin, l'antique cité,

Se dressant, dans sa majesté,
Au bord de sa large rivière !
Qu'elle est belle aussi, qu'elle est fière,
Szegedin, l'antique cité !

Elle a des airs de souveraine
Avec ses clochers éclatants,
Avec ses milliers d'habitants
Que ses flancs contiennent à peine...
Elle a des airs de souveraine
Avec ses clochers éclatants !

Elle a bien servi la patrie
Depuis Arpad, le chef sacré,
Et son grand nom est vénéré
Par tous les enfants de Hongrie...
Elle a bien servi la patrie
Depuis Arpad, le chef sacré !

En brave fille magyare,
Elle a résolument lutté
Contre l'Ottoman redouté
Et secoué son joug barbare...
En brave fille magyare,
Elle a résolument lutté !

Aujourd'hui, féconde ouvrière,
Elle travaille, elle produit,
Oubliant le passé, la nuit,
Pour l'avenir plein de lumière...
Aujourd'hui, féconde ouvrière,
Elle travaille, elle produit !

Oui, certe, elle est belle, elle est fière,
Szegedin, l'antique cité,
Se dressant, dans sa majesté,
Au bord de sa large rivière...
Ah ! qu'elle est belle, qu'elle est fière,
Szegedin, l'antique cité !

III

Une nuit, une seule!... et plus rien!

Nuit funeste!

Deux digues ont déjà cédé : celle qui reste,
Frêle et dernier rempart vainement renforcé,
Oscille sous le choc constant du flot pressé.

Soudain, elle se rompt... et la ville est perdue!

Horreur!... De tous côtés une foule éperdue
S'enfuyant au hasard, au hasard s'entassant
Sur quelque faible toit qui chancelle, descend
Et s'écroule bientôt avec sa charge humaine...
Partout la nuit, le froid... la lumière incertaine

Des torches vacillant çà et là. quelque appel
Long et désespéré qui monte vers le ciel...
Le lugubre tocsin qui mêle, p r volées,
Aux pleurs de l'ouragan ses notes affolées...
Les cadavres roidis portés au gré des eaux...
Le vent toujours plus fort, des cris toujours nouveaux...
Des barques, des pontons, — hélas! en petit nombre! —
Qui, chargés jusqu'aux b rds, vont et viennent dans l'ombre...
Enfin partout, partout, le flot, l'horrible flot
Qui gagne, qui grandit, monte toujours plus haut,
Et, formidable masse à tout moment accrue,
Silencieusement, inonde chaque rue !

Quand l'aurore parut, quand le ciel devint clair,
Szegedin n'était plus !

Rien qu'une vaste mer
D'où sortent, assiégés par la tempête folle,
Quelque toit vacillant, quelque brune coupole,

Quelque clocher pointu, quelque arbre dénudé...
Et, par la vaste horreur du pays inondé
S'enfuyant au hasard, sans abri, sans demeure,
Ruinée en un jour, une foule qui pleure
Songe au foyer détruit, et désespérément
Pousse vers le ciel sombre un long gémissement...

IV

Ah! calmez, calmez vos alarmes !
Calmez votre deuil éperdu,
O pauvres victimes en larmes,
Car votre appel est entendu !

Oui ! d'un bout de l'Europe à l'autre,
Résonne l'écho de vos pleurs...
Une douleur comme la vôtre
Fait d'universelles douleurs !

Mais, à votre amère souffrance
Si chaque peuple compatit,
Nul plus que le peuple de France
Au fond du cœur ne la sentit !

Ah ! c'est qu'elle est réelle et forte,
La sympathie aux nœuds bien doux,
— O frères hongrois ! — qui nous porte
Et nous porta toujours vers vous !

Nous l'aimons, votre race fière
Au sang chaud, bouillant, indompté,
Éprise d'air vif, de lumière,
De soleil et de liberté !

Nous les aimons, ô Magyares,
Vos vieux chefs aux plumets flottants,
Tous vos héros aux noms bizarres,
Sombres géants des anciens temps !

Ainsi qu'à nous, il sait vous plaire
Le type du soldat hardi...
Et notre Roland est le frère
De votre Nicolas Toldi !

Nous l'aimons, votre franc courage,
— Fou si l'on veut ! — qui vaillamment
Va, va toujours, frappe avec rage,
Sans se cacher à tout moment...

Vive la bravoure qui bouge !
Dehors, en plein ciel, loin des bois,
L'acier est bleu, le sang est rouge :
C'est la bravoure des Gaulois !

Plus que la bière pâle et blonde,
Nous l'aimons, votre vin vermeil,
Et le rayon d'or qui l'inonde
Nous rappelle notre soleil !

Nous aimons vos marches guerrières,
Vos valses au rhythme engageant
Et de vos *czardas* singulières
Le mouvement vif et changeant...

Enfin nous vous aimons, ô frères !
Parce qu'aux temps troublés et noirs,
Aux temps de nos dernières guerres
Et de nos profonds désespoirs,

Alors que vaincus et sans armes,
Captifs, souffrant le froid, la faim,
Gémissaient nos soldats en larmes,
Vous leur avez tendu la main !

Ce n'est point chose qui s'efface
Que le souvenir d'un bienfait...
Nos cœurs savent garder la trace
Du bien... et du mal qu'on leur fait !

Aussi vous crions-nous : Courage !
Pauvres inondés !... le front haut !
Ainsi que nous, vite à l'ouvrage !
Et vous retrouverez bientôt,

Plus vaillante encore et plus fière,
Se dressant, dans sa majesté,
Au bord de sa large rivière,
Szegedin, l'antique cité !



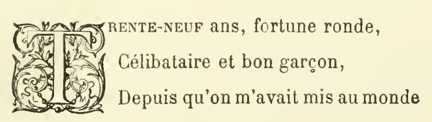
LES ÉCREVISSES



LES ÉCREVISSES

Dit par M. C. Coquelin.

I



Trente-neuf ans, fortune ronde,
Célibataire et bon garçon,
Depuis qu'on m'avait mis au monde
J'habitais à Pont-à-Mousson.
Jamais, — de mes destins propices
Poursuivant le cours régulier, —
Je n'avais mangé d'écrevisses
En cabinet particulier.

II

Fidèle à ma ville natale,
Je n'attachais que peu de prix
Aux plaisirs de la capitale...
Je ne connaissais pas Paris.
De ce foyer de tous les vices,
Je savais — détail familier ! —
Qu'on y mangeait des écrevisses
En cabinet particulier.

III

Avez-vous connu Véronique?...
Ma tante?... Non?... — Ça ne fait rien!
Me trouvant son parent unique,
Quand elle mourut, j'eus son bien.
Je dus, pour certains bénéfices,
Gagner Paris comme héritier...
Et je songeais aux écrevisses
En cabinet particulier.

IV

Cependant, réglant mes affaires,
Je refis vite mon paquet,
Car Paris ne me plaisait guères,
Et Pont-à-Mousson me manquait.
J'allais partir, plein de délices...
Quand j'eus le désir singulier
D'aller manger des écrevisses
En cabinet particulier.

V

C'était ma dernière soirée.
Quand vers six heures moins le quart,
— Heure à mon dîner consacrée, —
Je descendis au boulevard,
De Brébant, lieu des plus propices,
Je gravis le large escalier...
Et commandai des écrevisses
En cabinet particulier.

VI

Nous avions un salon praline...
Je dis *nous*, car bien vous pensez
Que, seul, j'eusse fait triste mine
Vis-à-vis de mes crustacés.
Une enfant blonde, aux cheveux lisses,
Daignait m'avoir pour cavalier...
Et partageait mes écrevisses
En cabinet particulier.

VII

Que vous dirai-je?... Elle était belle!
Nos cœurs battaient à l'unisson...
« Ah! si tu m'aimes, me dit-elle,
Ne va plus à Pont-à-Mousson! »
Je dus céder à ses caprices :
Le lendemain, pour varier...
Nous remangions des écrevisses
En cabinet particulier.

VIII

Dès lors un tourbillon m'entraîne...
Par l'engrenage je suis pris...
Deux jours, trois jours, une semaine,
Six mois... et je reste à Paris.
Je glissais dans des précipices,
Cherchant en vain à m'enrayer. .
Il me fallait des écrevisses
En cabinet particulier !

IX

Le tête-à-tête obligatoire
Pas une fois ne fut banni :
Mais, — brune ou blonde, blanche ou noire, —
Il variait à l'infini.
Seul, présidant aux sacrifices,
Le menu restait régulier...
C'étaient toujours des écrevisses
En cabinet particulier !

X

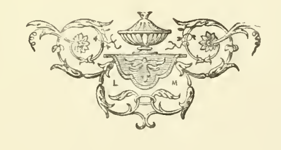
Oh! ces femmes étaient divines!
Des mains! des dents! un sans-façon!
Et des œillades assassines
A troubler tout Pont-à-Mousson!
J'aurais voulu que tu les visses,
Saint Antoine, sans sourciller,
Croquant leurs pattes d'écrevisses
En cabinet particulier!

XI

Mais, hélas! au bout d'une année
Je vis, — sans être encor lassé! —
Qu'en ma course désordonnée
Tout mon avoir était passé!
Plus rien! Rentes et bénéfices,
Véronique... et mon mobilier...
Absorbés par les écrevisses
En cabinet particulier!

XII

Mais je suis d'une rude étoffe :
Et, guéri par cette leçon,
— Trop tard, hélas! — en philosophe
Je revins à Pont-à-Mousson.
Pour expier mes anciens vices,
Je suis devenu marguillier...
Ne mangez jamais d'écrevisses
En cabinet particulier!



ELLE EST JOLIE!



ELLE EST JOLIE!

Dit par M. C. Coquelin.



L'autre jour, mon vieil oncle Éloi,
— Oncle du côté de ma mère, —
Me dit : « Mon cher! réjouis-toi!
Je viens de trouver ton affaire!
Famille honnête, bon maintien,
Position très établie...
Enfin, — ce qui ne gâte rien! —
Elle est jolie! »

— Bravo! répondis-je, alléché
Par le programme du bonhomme;
Mais du moins, avant le péché,
Je voudrais voir ce qu'est... la pomme.
Cette enfant, — ô mon oncle Éloi! —
Par vous est peut-être embellie?...
— « Non! va!... tu diras comme moi :
Elle est jolie! »

— Eh bien, soit! Faites-la-moi voir...
Ménagez-nous quelque soirée
Suivant l'usage, en habit noir,
Simple et nullement préparée.
Je contemplerai de plein gré
Cette jeune fille accomplie...
Et peut-être aussi je dirai
Qu'elle est jolie!

Ce soir, — vous l'avez deviné
Rien qu'à ma superbe tenue, —

Par mon oncle je fus mené
Dans une maison inconnue.
On dansait. Il me dit : « Voici! »
La salle était toute remplie...
— Où? — Là-bas! — J'y suis! Voyons si
Elle est jolie!

Et je regardai, longuement.
Eh bien... Mais j'ai grand tort peut-être
De formuler mon jugement
Quelqu'un ici peut la connaître?
« Non! » me répondez-vous... — Qui sait?
D'ailleurs, est-ce chose polie
De décider ainsi qu'elle est
Ou non jolie?

Je m'étais toujours dit : Je veux
Une femme brune... elle est blonde.
Des yeux noirs... elle les a bleus.
Très mince... elle a la taille ronde.

Petite... elle est grande vraiment!
Très rose... elle est plutôt pâlie...
« Bah!... répondrez-vous, du moment
Qu'elle est jolie! »

Puisque vous tenez tant, mon Dieu,
A mon opinion formelle,
Je dirai qu'en cherchant un peu
On doit trouver aussi bien qu'elle.
Non!... ce n'est point une beauté
Que l'on adore à la folie,
Dont on dit, d'un air exalté :
« Qu'elle est jolie! »

Non!... ce n'est point du tout cela...
L'enfant n'est pas une merveille...
Mais laide, non!... bien loin de là!
Ce qu'elle a de mieux, c'est l'oreille!
Son nom, — je vous le dis tout bas, —
Me paraît d'un fade : Julie!...

Mais du moins si Julie, hélas!
Était jolie!

Réfléchissons un peu, pourtant,
Avant d'abandonner l'affaire...
Est-il tout à fait important
Disons même plus... nécessaire
De prendre pour femme, entre nous,
La jeune fille qu'on publie
Partout et de l'aveu de tous
Comme jolie?

Est-ce un plaisir à souhaiter
Quand dans le monde on se transporte
Avec sa femme, d'écouter
Deux messieurs causant de la sorte :
« Dis donc... la dame en bleu... tu sais...
— Je crois bien, mon cher... accomplie!
Un dos!... des bras!... un vrai succès!...
Et puis, jolie! »

Vrai! cela me déplairait fort!
Agissons donc avec prudence!
Julie, assez froide à l'abord,
Est-elle laide, en conscience?
Magnifique dot. paraît-il,
Position bien établie...
Elle me paraît de profil
Presque jolie!

En outre, — point essentiel, —
C'est une famille choisie...
Le beau-père est un pot de miel,
La belle-mère une ambroisi
A ce couple rare et charmant
Heureux celui-là qui s'allie!
Allons!... elle est décidément
Assez jolie!

Assez!... qu'ai-je dit?... C'est trop peu
Plus j'y songe, et plus son image

Comme un rayon paisible et bleu
Sortant de l'ombre, se dégage...
La grand'tante, — un bon million! —
Est, m'a-t-on dit, très affaiblie...
Laide?... elle!... quelle illusion!
Elle est jolie!!

J'avais regardé de travers
Sans doute, et me trompais moi-même..
Maintenant les cieux sont ouverts
Et je sens déjà que je l'aime!
Oui, certes, je l'épouserai...
Tu seras ma femme, ô Julie!
Cher oncle Éloi, vous disiez vrai:
Elle est jolie!!!




LA GERVAISE



LA GERVAISE[1]

RÉCIT.

Au petit port normand l'allégresse était grande.
C'est qu'ils sont signalés, les revenants d'Islande,
Les pêcheurs du pays partis depuis longtemps;
C'est que malgré le flot, le vent et les gros temps,
On dit que nul ne manque à l'appel; et l'on pense
Au bonheur du retour après la triste absence,

1. *Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1881.

Au fils que l'on revoit, à l'époux qui ce soir,
Au foyer, près de vous enfin viendra s'asseoir;
Qui va vous rapporter de sa course lointaine
L'argent qu'on enfouit dans le vieux bas de laine,
Et tous ces beaux récits qu'on écoute en tremblant
A l'heure du souper, quand le linge bien blanc
Resplendit sur la table, et qu'aux fenêtres closes
Le sombre vent d'hiver met ses plaintes moroses.

O bonheur ineffable et tendre du retour!
Ils seront là ce soir...
Et tout le long du jour,
Amassés sur la grève, hommes, femmes et filles
Ont vu passer au loin les légères flottilles
Des bateaux annoncés qu'ils se montrent entre eux,
Reconnus par le cœur autant que par les yeux:
« Le *Saint-Jean!*
— Le *Saint-Paul!*
— Le *Saint-Bonaventure!*

— Mon homme!
— Mon enfant!
— La mer est forte et dure..
Mais ils dansent à peine!
— Oui... fameux chargement!
— Bonne pêche pour sûr!
— Ils filent joliment...
— Si ce grain du nord-ouest ne les prend pas en route,
Ils seront à Fécamp avant la nuit, sans doute!
— Et deux heures après, au pays!... »
Le Pays!
Mot discret, mot intime, aux charmes inouïs,
Pour ces humbles vainqueurs de la mer en furie,
A la fois moins et plus que celui de Patrie!

Or donc, tout en rêvant, du haut de mon chalet,
Je les voyais passer gaîment sur le galet,
Quand une douce voix sonnant à mon oreille :

« Eh bien! et le dîner, monsieur? Qu'on se réveille!

« La soupe est sur la table et va froidir sans vous! »

C'est la Gervaise, avec ses cheveux d'un blond roux,
Sa taille tombant droit, sa figure avenante :
Brave femme du port que j'avais pour servante.

Elle était tout émue et joyeuse : un éclair
S'allumait par instants au fond de son œil clair;
Le sang rapidement colorait sa peau blanche ;
Elle avait arboré la robe du dimanche,
Le fichu flambant neuf, et le plus beau bonnet :
Après quatre longs mois son Pierre revenait!
Son Pierre, son époux, son homme enfin : le père
Des deux petits blondins qui l'appellent leur mère,
Gars de quatre à cinq ans, barbouillés et fripons,
Qui la suivent toujours, blottis dans ses jupons!

Ah! certe elle était belle, et gaie, et pleine d'aise
Et bonne à regarder, cette brave Gervaise!

J'achevais de dîner, quand la nuit brusquement
Se blanchit d'un éclair livide : un tournoiement
De vent et de grêlons s'abattit sur la plage;
La tempête éclatait sombre, pleine de rage,
Et soulevait les flots d'écume couronnés.
Serré contre sa mère, et les yeux étonnés,
Un des enfants cria : Gervaise devint pâle.

« Allons, lui dis-je, allons ! ce n'est qu'une rafale...
Un coup de vent... D'ailleurs, ils sont au port déjà ! »

D'un brusque mouvement, son œil interrogea
L'horloge aux poids de plomb pendue à la muraille :
« Qui sait? »
Et l'ouragan, dans un bruit de mitraille,
Vint s'abattre en râlant sur le toit ébranlé.
Elle pâlit plus fort : moi-même je tremblai.

Une heure se passa, terrible ; une autre encore.

Personne !
                    Autour de nous la grande voix sonore
De l'orage en fureur ne cessait de tonner.

« Un semblable retard ne doit point étonner,
Dis-je à la pauvre femme ; après tout, la tempête,
Terrible comme elle est, à Fécamp les arrête...
Puis un verre de vin offert au cabaret...

— Avant de me revoir ?... Jamais il ne pourrait ! »

Et, sans un mot de plus, elle demeura sombre,
Aux carreaux ruisselants cherchant à percer l'ombre.

Tout à coup, au dehors, on frappa rudement.
« Lui ! dit-elle, c'est lui ! »
                    Mais, dans l'encadrement
De la porte, apparut la taille maigre et haute
Du père Jean, le vieux douanier de la côte,
Tout inondé de pluie et le fusil baissé.

« Et Pierre ? » dit Gervaise.

Alors, embarrassé,
Le douanier, debout sur le seuil de la porte :

« Votre homme?... Il va venir... La marée est très forte
Et cause son retard et celui des amis... »
Puis s'avançant vers moi : « Le facteur m'a remis
Cette lettre pour vous, » me dit-il à voix basse.

Mais tandis qu'aux carreaux Gervaise, triste et lasse,
Allait se replacer pour regarder au loin,
Le brave douanier, m'attirant dans un coin
Comme pour me donner une lettre :

« A la plage
« Trois bateaux sont brisés... plus rien de l'équipage
« Qui montait le *Saint-Paul*... Pierre est parmi les morts.
« En vain sur le galet on a cherché les corps...
« Rien... Apprenez la chose à cette pauvre femme,
« Monsieur, moi ! voyez-vous, ça me briserait l'âme ! »

Puis le vieux douanier, haussant sa grosse voix
Rude comme un clairon et tremblante à la fois :

« Adieu, monsieur ! » fit-il.
Et sans autre parole
Il sortit, s'enfonçant dans la tempête folle.

Je restai seul avec Gervaise et les petits,
Les yeux gros de terreur, à ses côtés blottis.

Oh ! l'horrible devoir ! l'épouvantable tâche !
Parler, c'était cruel ; me taire, c'était lâche...
J'aurais, en me taisant, prolongé son espoir...
Mais d'un moment à l'autre elle allait tout savoir
Par le premier venu, cruellement, peut-être...
Parler ?... D'un pareil coup ébranler ce pauvre être,
Briser ce pauvre cœur qui battait, éperdu,
A l'appel d'un bonheur si longtemps attendu !...

Convertir cette joie en tristesse éternelle!...
Oh! l'horrible devoir!
Je m'avançai vers elle
Cependant, et cherchais quelque détour adroit,
Quand soudain de la main me montrant un endroit,
Un coin du petit bourg perdu dans la nuit noire :

« Tiens! dit-elle, du feu chez la femme Grégoire...
« Chez Thérèse on allume... et chez Françoise aussi...
« Leurs hommes sont ici, pour sûr! ils sont ici!
« Mais Pierre?... Ah! je saurai ce que cela veut dire! »

Et quittant la fenêtre, ivre, comme en délire,
Elle voulut sortir... Mais étendant le bras
Et l'arrêtant du geste :
« Oh! non! ne sortez pas! »

Elle me regarda, blanche comme une morte,
D'un pas inconscient s'avança vers la porte ;

« C'est donc vrai? »
Ne sachant que dire, je me tus.
Pas un cri, pas un seul! — Ses deux bras abattus
Tombèrent lourdement; ses mains froides cherchèrent
Les têtes des petits, doucement les pressèrent
Contre le beau fichu tout neuf, éblouissant,
Qu'elle avait mis pour mieux faire fête à l'absent,
Et s'asseyant d'un coup :
« Mon homme! mon pauvre homme! »

Ah! comme elle souffrait, la brave femme, et comme
En la voyant ainsi, froide, ne pleurant pas,
Je comprenais que tout se ressemble ici-bas,
Et combien sont cruels, en leurs mêmes alarmes,
Les orages sans pluie et les douleurs sans larmes!

Après un long moment, les yeux toujours baissés :

« Cependant les bateaux au large sont passés...
Le *Saint-Paul*, — je l'ai vu, — marchait premier en tête

Il était à Fécamp bien avant la tempête...
Je l'ai vu!... je l'ai vu!... dit-elle en s'animant;
Ah! monsieur, on vous ment! Oui, pour sûr, on vous ment

Et passant sur son front sa main maigre et pâlie
Comme pour en chasser le vent de la folie :

« Pierre va revenir... il revient... sur la mer
J'ai bien vu le *Saint-Paul* passer dans le ciel clair
Je le reconnaîtrais entre mille sans peine :
J'ai cousu de mes doigts sa voile de misaine!
Pierre ne pas venir?... Qui vous a dit cela? »

Plus de doute à présent : la folie était là
Et d'un instant à l'autre allait saisir sa proie.
Alors, prenant ses mains :

« Le bon Dieu vous envoie,
Lui dis-je doucement, tout bas, avec bonté,
Gervaise, une terrible épreuve en vérité.
Mais reprenez courage, ô ma pauvre affligée!

Songez au lourd fardeau dont vous êtes chargée,
A ces pauvres petits qui n'auront plus que vous! »

Elle mit les enfants entre ses deux genoux,
Et plus calme, sentant qu'en sa douleur amère
Pour n'être plus épouse, elle était toujours mère :

« Alors, Pierre?... dit-elle. Oh! je veux tout savoir! »

— Trois barques ont péri, lui dis-je, sans espoir.
Le *Saint-Paul* est du nombre, avec tout l'équipage.
— Et les corps?
— Pas un seul! En vain, sur le rivage
Avec les autres, Jean, le douanier, penché...

« Eh! bon Dieu de bon Dieu! c'est qu'ils ont mal cherché!
« Dit une rude voix, tandis que ferme et forte
« Une main brusquement faisait tourner la porte;

« Ces maudits gabelous ont de bons yeux vraiment !
« Dire que c'est payé par le gouvernement! »

Et sous son grand chapeau de toile goudronnée,
Trempé, mais l'œil ardent, la face illuminée,
Le marin bien vivant devant nous se campa.
Gervaise dit : « Mon homme ! »
Et les enfants : « Papa !

Ah ! la rude embrassade et l'énergique étreinte !

Alors, le croiriez-vous ?... Moi dont l'âme contrainte
Depuis quelques instants souffrait étrangement;
Moi simple spectateur du brusque dénoûment
De ce drame bien simple et fréquent sur nos plages,
Je sentis mes regards se voiler de nuages,
Je perdis connaissance et je m'évanouis...

Quand, un moment après, les yeux tout éblouis,

Secouru par Gervaise avec un soin extrême,
Par Pierre soulevé, je revins à moi-même,
J'entendis le marin qui disait : « Ce n'est rien! »
Puis d'un ton gouailleur et doux :
« Parisien ! »



LE VIEUX COLLÈGE



LE VIEUX COLLÈGE

Dit au banquet des anciens élèves de Rollin,
le 1er Février 1881.

Or çà, nous avons banqueté,
Chers camarades, la gaîté
Pétillant au fond de nos verres
Nous a tous mis en bel entrain :
Voici le moment du refrain,
Du refrain si cher à nos pères!
Entonnons-le gaillardement,
Sans autre souci du solfège :

Fêtons le souvenir charmant,
Le souvenir du *Vieux collège!*

Et d'abord, qu'il me soit permis
De déplorer, — ô mes amis! —
Que notre bien-aimé poète,
Notre Nadaud, ne soit point là
Pour chanter cet *Alleluia*
Et pour égayer cette fête!
A Nadaud devait revenir
Plus qu'à moi, le doux privilège
De célébrer le souvenir
De notre cher et *Vieux collège!*

Mais puisque, loin de nos frimas,
L'ingrat s'en va là-bas, là-bas,
Passer les durs mois de l'année,
Et, paresseux, en plein soleil,
Se mire dans ton flot vermeil,
— O douce Méditerranée! —

Puisqu'il est absent aujourd'hui,
Malgré la crainte qui m'assiège,
Je vais pour lui, — moins bien que lui! —
Chanter le cher et *Vieux collège!*

Savez-vous qu'il est vraiment beau,
Mes amis, le Rollin nouveau
Ceint de sa coquette muraille,
Et semble du dernier galant,
Ainsi qu'un gommeux, étalant
Son plastron de pierre de taille?
Oui, certes, il a de grands airs,
Sous le ciel pur ou sous la neige,
Et nous avons droit d'être fiers
De notre cher et *Vieux collège!*

Mais parfois nous pensons aussi,
Nous qui pour la plupart, ici,
Connaissons le « Cap de Trentaine »,
Nous pensons souvent, n'est-ce pas,

A l'ancien Rollin de là-bas,
Grand-père du Rollin-Trudaine?
Du Rollin des Postes souvent
Le ressouvenir nous assiège,
Et nous croyons, tout en rêvant,
Revivre en notre *Vieux collège!*

Voici les cours soudainement
Pleines d'un joyeux mouvement
A l'heure où finissait la classe;
Voici la fontaine, où pendait
Un vaste et superbe godet
Bien avant le godet Wallace;
Voilà le luxueux parloir,
Où quelquefois, — ô sacrilège! —
Des visiteuses à l'œil noir
Venaient troubler tout le *collège!*

Voilà l'horloge, où chaque jour
Nous envoyions avec amour

De terribles grêles de balles...
Pauvre cadran, qui, noir de coups,
Nous a donné les avant-goûts
Des cibles territoriales !
L'hiver, voilà le grand conflit
Dans la cour, à boules de neige ;
L'été, voilà les bains Petit,
Où barbotait tout le *collège!*

Voilà l'étude aux murs de chaux,
Où nous potassions nos bachots
Sous la lampe fumeuse et pâle ;
Où le nez dans nos *Thesaurus*,
Nous faisions des sommes en *us*
Avec une ardeur sans égale !
Où sur nos pupitres très durs
Nous gravions nos noms par cortège,
Pour léguer aux siècles futurs
Le livre d'or du *Vieux collège !*

Voilà le réfectoire, enfin,
Où, pour apaiser notre faim,
Pour aiguiser nos dents novices,
Jamais, — même aux jours de régal! —
Le cuisinier municipal
Ne nous a servi d'écrevisses!
Si depuis, en vers insensés,
L'un de nous, — que le ciel protège! —
A célébré ces crustacés...
Lui pardonne le *Vieux collège!*

Heureux temps, où notre souci
Était d'avoir bien réussi
Quelques versions ingénues,
Où, dans notre conjugaison,
Gaillard père ou *Père Loyson*
Étaient formules inconnues!
Où, sans souci du lendemain.
Troupeau que la jeunesse agrége,

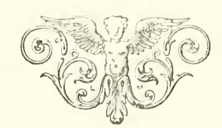
L'esprit frais, le cœur sur la main,
Nous aimions notre *Vieux collège!*

Heureux temps, plein d'illusions,
Où, tout naïfs, nous traduisions
L'harmonieuse bucolique,
L'apostrophe à Catilina...
Où nous ignorions les *Nana*
Et ne parlions pas politique!
Heureux temps, où des cheveux teints,
Enfants, nous méprisions le piège,
Et n'avions point d'autres lointains
Que les vieux murs du *Vieux collège!*

Heureux temps, où nous pensions peu
Soldats, aller un jour au feu
Défendre la France meurtrie;
Où jamais nous n'aurions cru voir,
Aux sombres jours de désespoir.
Saigner le cœur de la Patrie..

Hélas! combien de nous, frappés
Dans cette guerre sacrilège,
Avec nous seraient occupés
A fêter notre *Vieux collège!*

Heureux temps, vite évanoui!
Sachons donc, amis, aujourd'hui,
Nous que son souvenir rassemble,
Le célébrer avec élan :
Quand on se voit une fois l'an,
C'est bien le moins qu'on crie ensemble :
« Vive Rollin! » — Cris triomphants
Que nos enfants, — Dieu les protège! —
Répéteront à leurs enfants :
« Vive le cher et *Vieux collège!* »



A BEAUMARCHAIS



A BEAUMARCHAIS

Dit par M. Porel, au théâtre de l'Odéon, pour l'anniversaire de la naissance de Beaumarchais.

Ami public, salut! Le ciel te tienne en joie!
C'est moi, c'est Figaro que ce soir on envoie
Avec toi, sans façon, deviser un moment,
Et t'offrir la primeur d'un galant compliment.
L'honneur est périlleux, la tâche difficile:
Mais, bast! c'est mon nom seul que je dois à Séville:
De la tête aux talons je suis Parisien,
Tu le sais, bravant tout, ne m'étonnant de rien;

Parisien de cœur, d'esprit et de naissance :
Donc, le poing au côté, je m'incline et commence.

O vous tous qui, ce soir, remplissez l'Odéon,
Vous, madame, accoudée au velours du balcon;
Vous, monsieur, bien assis dans votre stalle neuve,
Qui peut-être à l'instant traversâtes le fleuve
Pour venir apporter un bienveillant bravo
A votre vieil ami, le barbier Figaro;
Vous, spectateurs d'en haut, qui, planant près des cintres
Sous un ciel tout peuplé par le talent des peintres,
Avez su conquérir, sur ces sommets hardis,
Pour dix sous seulement un coin de paradis,
Apprenez qu'aujourd'hui, vous tous, tant que vous êtes,
Comme les paladins des temps passés, vous faites
Rien qu'en venant ici sans peine et sans efforts,
Œuvre de justiciers, de redresseurs de torts·
Et vengez d'une longue et triste indifférence
L'anniversaire heureux d'une illustre naissance.

Oui! tandis qu'on célèbre avec un soin jaloux
Ces grands morts dont l'esprit semble planer sur nous;
Tandis qu'hier encore, ainsi que chaque année,
Molière vit ici sa tête couronnée;
Que Racine et Corneille, également fêtés,
Reçoivent le tribut d'hommages mérités;
Dans la profonde nuit des choses qu'on ignore,
Une date restait, seule oubliée encore,
Qui, peut-être, sans nous, l'eût été pour jamais :
Celle du jour fameux où naquit Beaumarchais!
Depuis quatre-vingts ans, pour cet anniversaire,
L'affiche n'annonçait rien d'extraordinaire;
Pas la moindre couronne à poser de travers
Sur un buste de plâtre, et pas le moindre vers.
Les poètes gardaient pour d'autres circonstances
L'encens officiel qui brûle dans leurs stances :
Le vingt-quatre janvier, jour de saint Babylas,
On célébrait ce saint, mais Beaumarchais non pas!
Or, voyant revenir la date cette année,
Hardiment j'ai plaidé la cause abandonnée;

J'ai lutté, j'ai vaincu : car ce soir, grand succès !
Avec saint Babylas on fête Beaumarchais !

C'est au vieil Odéon que la fête se donne.
Dans l'antique théâtre où si souvent résonne
Ce langage brillant que nous admirons tous,
Beaumarchais est chez lui bien plutôt que chez nous.
C'est à lui que la salle, encore à peine née,
Doit son premier succès de la *Folle Journée;*
C'est lui qui, le premier, réveillant ses échos,
Leur apprit le murmure aimable des bravos ;
C'est pour lui que l'on vit une foule idolâtre
Risquer de s'étouffer aux abords du théâtre ;
C'est lui, c'est lui partout... et son grand souvenir
Qui tous ici, ce soir, a su vous réunir,
Remuant en mon âme un monde de pensées,
Doucement, me ramène aux époques passées...

Malgré moi, lorsque j'aperçois
Cette salle resplendissante,

Soudain la salle d'autrefois
A mon souvenir se présente

Telle qu'elle était ce grand soir
Où, pour se placer faisant rage,
Le *Tout-Paris* d'alors vint voir
La première du *Mariage;*

Première grosse de péril,
Où je dus rudement combattre,
Soir du mardi vingt-sept avril
An dix-sept-cent-quatre-vingt-quatre!

Ici, luminaire imparfait,
Brûle d'une flamme rebelle
L'invention du sieur Quinquet,
Vainqueur récent de la chandelle;

Plus loin, j'entrevois tout autour,
Pressés dans leurs loges obscures,

Dames et seigneurs de la cour
Ruisselants d'or et de parures :

Ce sont les grands noms au complet
De ce siècle à l'allure folle,
Qui, naissant dans un menuet,
Meurt en dansant la carmagnole :

Le comte d'Artois tourmenté,
Approuvant d'un air équivoque ;
Là-bas, Carline, la Duthé,
— Le demi-monde de l'époque ; —

Les grands critiques du moment,
Souriant à mes hardiesses :
Ici, Fréron, sournoisement
S'apprêtant à me mettre en pièces ;

Là, dans ce coin, La Harpe auprès
De Grimm, que ma franchise outrage ;

Plus loin, des *Mémoires secrets*
L'auteur voilé tournant la page;

Enfin, tout le parterre *assis*,
— Innovation singulière
Qui sut préoccuper Paris
Durant une saison entière; —

Le parterre sombre, agité,
Ainsi qu'un lion qu'on éveille,
Et dont le bravo répété
Résonne encore à mon oreille!

Et pendant ces rudes moments
Où des tempêtes opposées
De sifflets, d'applaudissements,
Se croisent comme des fusées;

Pendant que le succès craintif,
Devant cette audace nouvelle,

N'ose prendre un vol trop hâtif,
Hésite et palpite de l'aile,

Loin de tout regard indiscret,
Au fond d'une loge fermée,
Regardant, tranquille et distrait,
Cette multitude animée,

Là-bas, dans ce coin, je te vois,
O Beaumarchais, ô mon cher Maître,
Qui savoures d'un air narquois
L'émotion que tu fais naître !

Depuis ce soir fameux près d'un siècle est passé,
Mais le temps oublieux n'en a rien effacé,
O Maître, et rayonnant d'une gloire immortelle,
Ton œuvre est toujours jeune en étant toujours belle.
Le tour de ton esprit, fécond en traits hardis,
Nous séduit aujourd'hui comme il faisait jadis;

Le fils se prend toujours où se prenait le père,
Et le temps confirma les bravos du parterre.
Ah! c'est qu'il est bien nôtre et bien vraiment français
Cet esprit, descendu de l'aïeul Rabelais,
Par Voltaire aiguisé, dont ta main exercée
Comme d'un réseau d'or habille la pensée!
Esprit indépendant, léger, frondeur parfois,
Jetant leurs vérités aux peuples comme aux rois;
Par crainte d'en pleurer, riant de toute chose,
Pour ne rien voir en noir, prenant la vie en rose,
Esprit qui malgré tout, conquêtes et combats,
Tient bien à notre sol, et ne s'arrache pas!

Sous ce brillant esprit dont ton œuvre est remplie,
O Maître, à plein courant tu fis passer la vie,
Et les types créés par ton art convaincu
Vivront à tout jamais, ayant toujours vécu.
Pour tromper d'un tyran la tendresse chagrine
Dès qu'elle le veut bien, toute femme est Rosine;

Pareil a Bartholo, plus d'un vieillard jaloux
A recours au pouvoir risible des verrous;
Chérubin charme encor quelque indulgente oreille
De l'aimable refrain d'un amour qui s'éveille;
Suzanne, fine mouche au corset de velours,
Dans sa franche gaîté s'agite et rit toujours;
Sans chercher bien longtemps on peut, de par la ville,
Trouver, — mais parlons bas! — les cousins de Basile,
Et quant à Figaro, l'œil et l'esprit au vent,
Il est, par la sambleu! solide, et bien vivant!

Laisse donc Figaro t'envoyer, ô mon père,
Non le vain compliment de tout anniversaire,
Compliment de commande, avec soin ajusté
Dans l'atelier commun de la banalité,
Difficile à trouver et plus encore à dire;
Mais ce bon compliment que ton chef-d'œuvre inspire,
Qui naît avec le rire au cœur épanoui
Et vous monte à la lèvre aussitôt après lui!

Au nom de cette foule à ma voix réunie
Pour honorer ton nom et fêter ton génie,
O Maître, je t'envoie un long remercîment :
Dans ton éternité souris-nous doucement,
Et reçois aujourd'hui de nous, tant que nous sommes,
Cet hommage sacré que l'on doit aux grands hommes !



PROLOGUE

AU PHORMION DE TÉRENCE



PROLOGUE

AU PHORMION DE TÉRENCE

Dit par Mlle Marie Dumas, aux Matinées Internationales
du théâtre de la Gaîté.


SPECTATEURS, prêtez une oreille attentive!
Voici que tout à coup, dans sa forme native
L'antique Comédie, au propos relevé,
Renaît sur cette scène et vous dit le *Salve!*
La pièce dont s'agit aujourd'hui, qui se nomme
Le *Phormion*, naquit vers l'an six cent de Rome.

Marcus Valérius et Caïus Fannius
Étant, — parlons un peu latin, — *consulibus.*
Térence, son auteur, la prit d'Apollodore,
Poète athénien, mais l'embellit encore,
La fit sienne, en un mot, de son adroite main
Sur la trame du Grec semant l'esprit romain.

Maintenant, d'un seul trait, établissons d'avance
La situation, quand la pièce commence.
Alors que leurs parents sont tous les deux absents,
Antiphon, Phédria, jeunes adolescents,
Deviennent amoureux : usant de stratagème,
L'un épouse Phanie, orpheline qu'il aime ;
Mais l'autre, moins heureux, ne peut, faute d'argent,
Arracher au pouvoir d'un marchand exigeant
L'esclave Pamphila, dont son âme est éprise.

Tout à coup les parents reviennent... double crise :
Reproches, désespoirs, lutte, discussion,

Tout éclate à la fois : mais, menant l'action,
Voici venir Géta, l'adroit valet, — grand-père,
A ce que l'on prétend, du Scapin de Molière ; —
Et voici Phormion, le chicanous, le roi
Des hardis crocs-en-jambe allongés à la loi,
Ayant, de bons dîners et de procès avide,
Le cerveau toujours plein, l'estomac toujours vide !

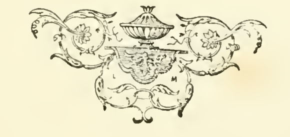
Grâce à ces deux lurons, comme vous devinez,
Les vieillards, déjoués, bafoués et bernés,
Dans un piège subtil donnent à l'étourdie..
Puis, dénoûment forcé de toute comédie,
D'une double union les nœuds sont consacrés :
Et tout cela, comment ? C'est ce que vous verrez !

Plus que deux mots encore et mon discours s'achève.
Laissez, ô spectateurs, sur les ailes du rêve
S'envoler votre esprit, grisé d'illusion,
Vers les temps et les lieux où notre Phormion

Eut, la première fois, les honneurs de la scène.
Pour le Tibre au flot jaune abandonnez la Seine ;
Oubliez un moment Paris, votre cité
Pour Rome, pour ses dieux et son éternité.
Et tenez... nous voilà dans le théâtre antique...
Sur le proscenium couronné d'un portique,
Faisant naître le rire ou les pleurs tour à tour,
Les acteurs vont bientôt apparaître en plein jour;
Au lieu d'un dôme en plâtre et d'un ciel en peinture,
Le grand ciel bleu tapisse une large ouverture ;
Le soleil verse à flots ses rayons tamisés
Par des velums de soie, artistement posés ;
Sur les gradins de pierre une foule idolâtre
Inonde les contours d'un vaste amphithéâtre,
Et, préférant Térence à ses nombreux rivaux,
Prodigue à pleines mains d'unanimes bravos !

Or, mollement assis dans vos fauteuils... curules,
N'allez pas sur nos doigts appliquer vos férules,

Ni d'un accueil glacé nous infliger l'ennui :
Comme on le fut jadis, soyez bons aujourd'hui ;
Prouvez que pour l'esprit et l'indulgence, en somme,
Le moderne Paris vaut bien l'antique Rome !



LA CORNETTE

LA CORNETTE

FARCE DU XVIe SIÈCLE

D'APRÈS JEHAN D'ABUNDANCE

Représentée pour la première fois à Paris, le 12 mars 1877, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Reprise au Théâtre de la Gaîté et au Théâtre des Nations.



AVANT-PROPOS

« Les Matinées caractéristiques de mademoiselle Marie Dumas à la Porte-Saint-Martin n'auraient mis en lumière que les deux excellentes farces rimées par M. Jacques Normand et par M. Albert Millaud, que cela seul suffirait à leur compter comme un titre efficace à la gratitude des lettrés.

« La Matinée dite « gauloise » de dimanche, commençait par une conférence très spirituelle et très instructive de M. Édouard Fournier, un des écrivains de notre temps qui connaissent le mieux la littérature française.

« C'est, d'ailleurs, M. Édouard Fournier qui a fait connaître au public la délicieuse farce de *la Cornette*, écrite en 1544 par maître Jehan d'Abundance, bazochien et notaire royal de la ville de Pont-Saint-Esprit. Avant que M. Édouard Fournier ne l'eût insérée dans son précieux recueil du *Théâtre français avant la Renaissance*, la farce de *la Cornette*, tirée d'un manuscrit de

la bibliothèque La Vallière, n'avait été imprimée qu'à vingt-quatre exemplaires en deux éditions : la première, édition Montaran, 1829, à vingt exemplaires ; la seconde, édition Peyre de la Grave, à quatre exemplaires seulement, plus une copie autographiée dans la bibliothèque de M. le baron Taylor.

« *La Cornette* méritait cependant d'être mieux connue ; c'est, de toutes les farces du moyen âge, celle qui, après *Pathelin*, se rapproche le plus de la comédie. Un jeune poète, qui est en même temps un érudit, M. Jacques Normand, ancien élève de l'École des Chartes, s'était chargé d'en rajeunir le style, non pour le corriger, mais uniquement pour le rendre plus intelligible au public. Il a exécuté ce rentoilage littéraire d'une main discrète et habile. L'excellent Saint-Germain, mademoiselle Bianca, de la Comédie-Française, et mademoiselle Lamare, du Vaudeville, ont interprété avec beaucoup de finesse et de verve ce curieux spécimen des productions dramatiques qui réjouissaient la cour et la ville sous le règne de François Ier. »

Auguste Vitu (*Figaro*, 12 mars 1877).

Si, parmi les différents articles consacrés à la Cornette, *je me permets de reproduire celui-ci, vraiment trop élogieux pour moi, c'est que j'y trouve un double hommage rendu, par une plume autorisée, à un éminent*

confrère qui n'est plus, et à une entreprise intéressante qui n'a pu vivre.

Le nom d'Édouard Fournier était synonyme de travail, érudition, affabilité. Le lire ou l'entendre, c'était l'apprécier; le connaître, c'était l'aimer. Mais il ne m'appartient pas d'entamer ici un éloge que d'autres ont déjà fait avant moi, et mieux que moi. J'ai voulu seulement, m'étant aidé dans mon travail du si remarquable ouvrage le Théâtre français avant la Renaissance, *inscrire le nom de son auteur sur cette page, comme preuve de ma profonde estime et de ma respectueuse sympathie pour ce savant modeste et consciencieux, ce critique distingué, cet homme de bien.*

Quant aux Matinées internationales de mademoiselle Marie Dumas, *qu'il me soit permis d'en regretter la disparition. L'idée première en était ingénieuse et élevée; il y avait là, ce me semble, un véritable régal pour les délicats et les curieux de littérature dramatique. Malgré des efforts courageux et intelligents, ce premier essai n'a pas réussi : est-ce à dire qu'une seconde tentative aurait*

forcément le sort de la première? On peut espérer que non.

Suivant l'expression si heureuse de M. Auguste Vitu, c'est bien un « rentoilage littéraire » *que j'ai voulu faire en adaptant à la scène cette petite farce de* la Cornette. *Fil à fil, — mot à mot, — j'ai transporté sur une toile neuve les couleurs de l'ancienne toile, et si, pour le rendre plus saisissable aux yeux modernes, j'ai dû parfois raviver le coloris, je ne l'ai fait que par touches discrètes et sans cesser de respecter le dessin du tableau. Scrupuleux du texte, je m'en suis écarté le moins possible, préférant quelque rime faible, mais authentique, à la rime plus riche qui me venait sous la plume, et n'introduisant qu'à contre-cœur le moindre passage, le moindre mot de mon cru. La plus grande licence que je me sois permise, — et encore était-ce nécessité de mise en scène, et quelque peu aussi de convenances, — a été de féminiser un personnage d'homme, de changer Finet en Finette : métamorphose insignifiante, qui n'altère en rien l'économie de l'ouvrage, et dont le public n'a pas songé un instant à se plaindre en voyant la charmante*

mademoiselle Lamare dans ce rôle de serviteur du XVIe *siècle passé servante au* XIXe.

La farce de la Cornette *est plus qu'une farce : elle mérite presque le titre de comédie et de comédie de caractère. Celui de la femme n'est-il pas vivant, profondément étudié? Comme le fait remarquer justement Édouard Fournier,* « elle n'a qu'à grandir un peu pour devenir Beline ou madame Évrard, compliquée d'une coquette ». *En outre, — point intéressant dans l'histoire du théâtre, — c'est notre farce qui paraît renfermer le germe de la comédie de quiproquo : la cornette que le mari prend pour sa femme et autour de laquelle roule l'action. Quiproquo naïf s'il en fut, jeu d'enfant à côté des imbroglios compliqués du théâtre espagnol, mais qu'on peut considérer comme la première apparition d'un genre depuis lors exploité à l'infini. A ce titre seul, et indépendamment de sa valeur réelle, la farce de* la Cornette *devait être mise à la scène, — ce que j'ai fait aux matinées internationales ; et publiée, — ce que je fais aujourd'hui.*

Jehan d'Abundance, qui prit parfois le titre fantai-

siste de « Maistre Tyburce, demeurant en la ville de Papetourte »*, a écrit un grand nombre de poésies, farces, moralités et mystères. La date de sa naissance est inconnue : on place celle de sa mort entre* 1540 *et* 1550.

La plupart des pièces de Jehan d'Abundance sont datées de Lyon. On ne connaît que les titres des suivantes : le Couvert d'Humanité, *moralité* (*Lyon,* 1534); le Monde qui tourne le dos à chacun, *moralité en vers, Lyon,* 1536; Plusieurs qui n'a pas de conscience, *moralité, même lieu et même date.*

Mais il reste de lui, soit à l'état d'imprimé extrêmement rare, soit seulement à l'état de manuscrit : Mystère, moralité et figures de la Passion, *imprimé à Lyon en* 1600; le Testament de Carême entrant, à VIII personnages, *également imprimé;* le Joyeux Mystère des trois rois, à VII personnages, *en manuscrit seulement; enfin* la Farce nouvelle très bonne et très joyeuse de la Cornette, à V personnages, *presque inédite, vu la rareté des éditions qui en ont été faites et qu'indique ci-dessus M. Auguste Vitu.*

Mais je m'arrête, ne voulant faire ici œuvre d'érudit ni de bibliophile. Simple adaptateur, simple rajeunisseur *comme on m'a appelé à ce propos, — quel succès ce titre pourrait me valoir en bien des cas! — j'ai tenu seulement à saluer en passant mon illustre maître et ancêtre Jehan d'Abundance, joyeux bazochien et notaire royal de la ville de Pont-Saint-Esprit, robuste représentant de cette vieille gaieté française bien vivante encore, Dieu merci, mais autour de laquelle on ne saurait trop faire bonne garde par ce temps de politique envahissante et de naturalisme desséchant!*

J. N.



PERSONNAGES

Le mari.	M. Saint-Germain, du théâtre du Gymnase.
La femme	Mmes Bianca, de la Comédie-Française.
Finette	Lamare, du théâtre du Vaudeville.
Premier neveu. .	MM. de Wailly.
Deuxième neveu.	Talbert.



LA CORNETTE

Intérieur d'un bourgeois, au commencement du XVIe siècle. Porte au fond donnant sur la rue. Portes latérales. A droite, un grand bahut sculpté.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FEMME, FINETTE.

LA FEMME, assise près du bahut, tient sur ses genoux un pourpoint de satin qu'elle finit de coudre. Dès qu'elle aperçoit Finette arrivant par la porte du fond, elle se lève et va vivement à elle.



As-tu bien fait ton personnage,
Finette, et rempli ton message?

FINETTE.

Oui, ma maîtresse.

LA FEMME.

Et qu'a-t-il dit?

FINETTE.

Qu'il est tout vôtre, et se maudit
D'avance, si plus que lui-même
Et pour toujours il ne vous aime.

LA FEMME.

C'est tout?

FINETTE.

Non! qu'il vous servira
Et fera ce qu'il vous plaira...
Il est bien mignon, sur mon âme!

LA FEMME.

Oh! oui! Finette! Toute femme
L'aimerait!

FINETTE.

Certe! il est si fin!
Il poussait des soupirs sans fin
Quand je parlais de vous, maîtresse.

LA FEMME.

Doux ami!... Mais, je le confesse,
J'ai bien quelque peur, entre nous,
Que mon mari ne soit jaloux.

FINETTE.

Quoi que sur votre compte on die,
N'ayez crainte : en vous il se fie.

LA FEMME.

Tout à fait!

FINETTE.

Il a bien raison!

LA FEMME.

Femmes savent une oraison
Pour endormir leurs maris.

FINETTE.

Voire[1]!
Et puis Dieu, le bon roi de gloire,
Est si courtois pour les jaloux
Que pour rendre leur mal plus doux
Il leur donne, par bienfaisance,
Bonne et solide patience.
Vous avez le cas éprouvé :

1. Certainement!

Par saint George! Avez-vous trouvé
Jamais aussi complaisant homme?
Il est plus mou, maîtresse, en somme
Qu'une pomme de Capendu!
Ah! combien vous auriez perdu
Si vous le perdiez!

LA FEMME.

Notre-Dame!
Qu'entends-tu par là?

FINETTE.

Qu'une femme
Dans certains cas trouve à propos
Un mari, quand il a bon dos!

LA FEMME.

Voire!

FINETTE.

Il faut qu'aussi je vous dise
Que j'ai rencontré près l'église,
Le chanoine : il vous aime bien
Aussi!

LA FEMME.

C'est un homme de bien.

FINETTE.

Bonne mine, ronde bedaine,
Et l'escarcelle toujours pleine!
Ah! l'Église lui fait profit!
Sur lui vous avez tout crédit.

LA FEMME.

Si je lui disais que les nues
Étaient peaux de veau devenues,
Il me croirait!

FINETTE.

N'en doutez point!
Et les bons canards bien à point,
Les beaux chapons, sainte Marie!
Dont par lui vous êtes nourrie!
Et ses jambons! Et son vin vieux!
Comment pouvez-vous aimer mieux
Le compagnon que le chanoine?

LA FEMME.

Froment vaut toujours mieux qu'avoine,
A mon avis!

FINETTE.

Ainsi qu'au mien!
Maîtresse, je ne veux en rien
Ici vous dire le contraire.

LA FEMME.

Or sais-tu ce qu'il te faut faire?
Vers mon ami tu t'en iras,
Entends-tu bien, et lui diras
Que j'ai pour lui vive tendresse,
Et que, pensant à lui sans cesse,
Je viens de finir ce matin
Ce très beau pourpoint de satin.

(Elle lui donne le pourpoint.)

Moi je vais, sans craindre le blâme...

(Apercevant son mari qui entre par le fond.)

Mon mari!

(A Finette.)

Va vite!

(Finette sort vivement, cachant le pourpoint derrière son dos.)

SCÈNE II.

LE MARI, LA FEMME.

LE MARI, joyeusement.

Ha! ma femme!

(Il ôte sa cornette et la pose sur le bahut.

LA FEMME.

Vous voilà rentré, baisez-moi.

LE MARI.

Hé! folle! folle!

LA FEMME.

Tant d'émoi
Ne nous est au corps profitable!

LE MARI.

Ah! ton cœur est si charitable
Que la larme me vient aux yeux!

LA FEMME.

En bonne foi, j'aimerais mieux
Être morte que vous!

LE MARI.

Ma mie,
Pour moi, je ne le voudrais mie!
En pleine jeunesse et beauté...

LA FEMME

Ah! mon ami! votre bonté,
Votre raison, votre tendresse,
Vos soins constants, votre sagesse,
Votre très précieux bon sens,
M'ont mis au cœur ce que je sens :
Plaisirs et pensée amoureuse,
Dont je me tiens la plus heureuse
Femme que jamais ait prise homme
Depuis Paris jusques à Rome!
Pour mon bonheur tout est prévu :
Mon ami, bien vous avez su
Mener la chose du ménage,
Et Dieu, notre Père le sage,
Vous en récompense très fort.

LE MARI.

Oui, car il me donne d'abord
Un trésor, à l'abri du blâme.

LA FEMME.

Et quel trésor?

LE MARI.

C'est vous, ma femme!
Car je vous sais prude en tout point,
Sage, fidèle, et n'ayant point
Le vouloir de méchants tours faire.

LA FEMME.

Vraiment, je n'aurais point affaire
A qui ne saurait, en effet,
Si c'est mal ou bien que j'ai fait.
Mais vous, vous le savez, je gage?

LE MARI.

Moi! je connaîtrais au visage,
— Sans jamais me tromper en rien, —
Quand une femme fait le bien,

Ou quand, légère et vicieuse,
Elle est de plaisir curieuse.
On dit : *Nolo nulla portet*
Ne soritur a usque nolla
Meis in mala sola [1].
Ai-je point été écolier ?
Je suis le chien au grand collier [2]
Et réponds de tout.

LA FEMME.

De ma vie
De vous tromper je n'eus envie.
N'en ayez crainte...
(Le prenant par le menton.)
Quand je vois
Votre galant petit minois,

1. Latin inintelligible et vraisemblablement estropié.
2. Le chien qui garde tout.

Votre belle face si pleine,
D'honneur, je serais bien vilaine
Et digne de la male mort!

LE MARI.

Allez! je vous crois sans effort.
Vous n'êtes pas de telle sorte
Et vous n'avez garde qu'il sorte
D'un bon cœur que toute bonté.

LA FEMME.

Dieu ne m'en donne volonté!
Si je devais être infidèle,
Vaine, et ne demeurer plus telle
Que je fus toujours ci-devant...
J'aimerais mieux mourir avant!

(Elle pleure.)

LE MARI.

Tenez! tenez! la folle pleure!
Maudit qui dirait à cette heure
Que jamais à mal tu pensas!

LA FEMME.

Allons! ne te tourmente pas,
Mon cher ami! Sus! et ris doncques!
Si joyeux je ne vous vis oncques
Et de plus gaillarde santé!

LE MARI.

Depuis que mon cœur a hanté
Votre petit cœur, ma mignonne,
En moi, matin et soir, résonne
La chanson du rossignolet!

LA FEMME.

Baisez-moi.

LE MARI, l'embrassant.

Quel bonheur complet
Je goûte auprès de vous, ma mie !
Je sens mon corps en grande vie:
Jamais je ne me portai mieux !

LA FEMME.

Baisez-moi.

LE MARI, l'embrassant.

Je ne suis pas vieux,
Mais je blanchis de ma nature !

LA FEMME, le caressant.

Oh! oui! Voici la créature
Que j'aime et veux aimer encor!

LE MARI.

Mon petit poulet! mon trésor!

(Il cherche à l'entraîner.)

LA FEMME, montrant la porte latérale.

Chut! Il faut que d'ici je sorte!

(A part.)

Tromper un mari de la sorte,
C'est mal, mais nulle, par ma foi!
Ne s'y prend aussi bien que moi!

(Elle va pour sortir.)

LE MARI, la suivant.

Je vous suis, petite mignonne,
Cher petit cœur !

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LES DEUX NEVEUX, PUIS FINETTE.

PREMIER NEVEU, paraissant à la porte de la rue.

Holà ! personne !

DEUXIÈME NEVEU.

Personne ? Entrons !

PREMIER NEVEU.

L'oncle est parti !
Profitons-en... Prenons parti
Et sachons ce qu'il faut lui dire.

DEUXIÈME NEVEU

Très bien.

PREMIER NEVEU.

Nous venons pour l'instruire
Du tort que sa femme lui fait.
'est notre parent.

DEUXIÈME NEVEU.

En effet.

Et ce mal est de telle sorte
Que de l'avertir il importe.
Nous taire, c'est honte pour nous.

PREMIER NEVEU.

Voire ! Et, s'il est un peu jaloux,
Il comprendra notre requête.

DEUXIEME NEVEU.

Mon serment ! il n'est qu'une bête !
Sa femme dépense son bien
On ne sait comment ni combien
Et la chose nous intéresse.

FINETTE, entrant doucement par le fond et écoutant.

Ils caquètent de ma maîtresse...
Je veux un petit écouter
Et puis j'irai tout lui conter.

(Elle se cache derrière le bahut.)

PREMIER NEVEU.

De telle sorte il nous faut faire
Que la tante n'ait plus l'affaire
Entre mains : le bien en depend!
S'il ne la châtie et reprend,
Il sera par-dessus la tête
Sot et cornet!

DEUXIÈME NEVEU.

Il la croit nette
En tout point, et femme de bien,
Le fol!

PREMIER NEVEU.

Donc, entendons-nous bien.
Nous lui dirons que notre tante
Est très vilaine et très méchante.

FINETTE, à part.

Ouais !

DEUXIÈME NEVEU.

Nous ajouterons cela :
Qu'elle s'en va deçà, delà,
A tous les vents, devant, derrière,
Qu'elle est de mauvaise manière,
Et court çà, là, de tous côtés.

PREMIER NEVEU.

C'est très bien dit. Or, escoutez :
J'ai peur que l'on nous puisse entendre
Ici. Puisqu'il nous faut attendre
Notre oncle absent, si nous allions
Dehors, bien mieux nous causerions?

DEUXIÈME NEVEU.

Soit! Allons!

(Ils sortent.)

FINETTE, quittant le bahut.

Vite à ma maîtresse
Je vais tout conter : son adresse
De ce mal saura la guérir.

SCÈNE IV.

FINETTE, LA FEMME.

LA FEMME.

Finette!

FINETTE.

Ah! que viens-je d'ouïr!
Je veux vous le dire à cette heure.

LA FEMME.

Est-ce mal?

FINETTE.

A peu que n'en pleure.
Le diable ne ferait pas mieux!

LA FEMME.

Quoi donc enfin?

FINETTE.

Vos deux neveux
Contre vous sont tout remplis d'ire,
Et sont délibérés de dire

A mon maître ceci, cela :
Que vous allez deçà, delà...
Que vous êtes méchante femme,
Et très vilaine, et très infâme...
Que vous vous tournez et portez
A tous les vents, de tous côtés...
Mon maître, — s'il vous savait telle,
Vous haïrait de mort mortelle !

LA FEMME, *tranquillement.*

C'est tout?

FINETTE.

C'est assez !

LA FEMME.

Ce n'est rien !

FINETTE.

Mais...

LA FEMME.

Paix! Je m'en tirerai bien.
A part moi, laisse-moi débattre
La manière de les combattre.
Ils lui diront ceci, cela...
Que je m'en vais...

FINETTE.

Deçà, delà.
Tout de travers...

LA FEMME.

Bon!

FINETTE.

Déshonnête,
Vilaine...

LA FEMME.

Bon !...

(Avisant la cornette que son mari a laissée sur le bahut.)

Cette cornette,
Elle aussi... pourrait... J'ai trouvé
Le bon moyen : tout est sauvé !

FINETTE.

Et c'est?

LA FEMME, apercevant son mari.

Ah ! mon mari !

FINETTE, à part, en s'en allant

Trédame !
Ma maîtresse est habile femme !

(Finette sort.)

SCÈNE V.

LA FEMME, LE MARI.

LA FEMME, très aimable.

Comment vous portez-vous?

LE MARI, joyeux.

Comment?

A votre bon commandement.

LA FEMME

Je ne voudrais jamais sans cause,
Mon cher mari, vous dire chose
Qui vous donne ennui, mais pourtant
Je voudrais vous dire à l'instant...

LE MARI.

Dis!

LA FEMME.

Je n'ose...

LE MARI.

C'est donc affaire
Grave?

LA FEMME.

Non! mais je veux me taire
Par peur de vous fâcher...

LE MARI.

Jamais,
Ma fillette, tu ne pourrais!

LA FEMME.

Cela ne vaut pas le mot dire...

LE MARI.

N'importe! Je veux m'en instruire!
Dis, sans mentir d'un demi-mot!

LA FEMME.

Je le dirai, puisqu'il le faut.
Vos parents... leur audace est haute
Disent...

LE MARI.

Quoi?

LA FEMME.

Ce n'est pas leur faute...

LE MARI.

Mais qu'est-ce donc, par saint André?

LA FEMME.

Les prendrez-vous à mauvais gré?

LE MARI.

Nenni!

LA FEMME, s'en allant.

De leur faute ils ont peine...
N'en parlons plus!

LE MARI, la ramenant.

La mort me prenne
Si je ne sais tout!

LA FEMME.

Soit! hormis
Ce que sur mon compte ils ont mis!

LE MARI.

Sainte Vierge! En est-il, ma mie,

Qui sur vous ait dit infamie
Ou bien à votre honneur touché?

LA FEMME.

Mon honneur? Bien serait mouché
Et puni qui l'oserait dire!
Sur cela point ne laisse rire!

LE MARI.

Je soutiendrai jusqu'à la mort
Que jamais ne me fîtes tort.
Je le prends sur ma conscience!
Mais parlez-moi de cette offense
De mes parents. Çà, je le veux:
Qui sont-ils?

LA FEMME.

Deux de vos neveux.
Très bien appris ils pensent être,

Et veulent vous faire connaître
Que... Mais, sur votre bonne foi,
Vous ne direz pas que c'est moi
Qui vous l'ai dit?... Votre cornette,
Prétendent-ils, est déshonnête,
Vilaine...

LE MARI.

Vraiment? de mon fait,
Ils ont souci? Sois-je défait
Et maudit, si jamais je pense
A leur donner ma confiance!

LA FEMME.

Hé! ne vous en déconfortez!
Ils ont dit que vous la portez
A tous les vents, devant, derrière,
Et de fort mauvaise manière.

LE MARI, coiffant la co[illegible]

Vraiment!

LA FEMME.

A l'endroit, à l'envers,
Deçà, delà, tout de travers.

LE MARI, furieux.

Les brûle la fièvre quartaine!

LA FEMME.

Cependant la chose est certaine:
Sans vous mentir d'un demi-mot,
Elle vous va très comme il faut!

LE MARI.

Le diable les pende tout raides!
Ils veulent donc mettre remèdes
A mes vêtements?

LA FEMME.

Il paraît!

LE MARI.

Dès que ma cornetté vous plaît,
C'est tout ce qu'il me faut, ma mie!

LA FEMME.

Paix, monsieur! Faut-il qu'on vous die
Que ce qui vous plaît me plaira
Toujours, et de mon gré sera?
Votre volonté, c'est la mienne.

LE MARI.

Bon petit cœur! Or çà, qu'on vienne,
Mes chers neveux! par saint André,
De bon argent je vous paierai!
Puisqu'ils parlent de ma cornette,

Je vais parler à leur barrette,
Si bien qu'il leur en souviendra!

LA FEMME, à part.

Je m'en vais tandis qu'on viendra.
Je crois qu'ils s'en vont aller paître,
Surpris comme jamais peut-être
Rat ne le fut.

LE MARI.

Je te promets
De leur servir de certains mets
Dont jamais plus n'auront envie!

FINETTE, rentrant.

Voici les deux neveux!

LE MARI.

Ma mie,

Va-t'en! Je vais les recevoir
Comme il faut!

FINETTE, arrêtant la femme derrière la porte.

D'ici l'on peut voir,
Maîtresse..

LA FEMME.

Oui, j'en serai contente!

SCÈNE VI.

LE MARI, LES DEUX NEVEUX; LA FEMME ET FINETTE, cachées derrière la porte.

PREMIER NEVEU.

Bonjour, mon cher oncle! Ma tante
N'est pas ici?

LE MARI, bourru.

Vous le voyez!

DEUXIÈME NEVEU.

Dieu vous garde!

LE MARI.

Bien vous soyez!

DEUXIÈME NEVEU.

Ma tante n'est pas...

LE MARI.

Mille diables!

J'ai dit non!

FINETTE, à part.

Ils sont incapables

D'oser leur propos entamer.

PREMIER NEVEU.

Oncle, vous devez présumer
Que nous cherchons, — c'est chose sûre,
Votre profit...

LE MARI.

N'en ayez cure!

DEUXIÈME NEVEU.

Votre honneur...

LE MARI.

Donnez-moi repos!
J'entends déjà votre propos.

PREMIER NEVEU.

Au moins laissez-nous vous décrire...

LE MARI.

Je sais ce que vous m'allez dire...

DEUXIÈME NEVEU.

Jamais on ne vous en parla...

LE MARI.

Soit! Elle ira deçà, delà,
De bonne ou mauvaise maniere,
Tout de travers, devant, derrière,
En dépit que vous en ayez!

PREMIER NEVEU.

Oncle, en nous si vous ne croyez
Et sortez ainsi de l'usage,
Chacun vous trouvera peu sage...

DEUXIÈME NEVEU.

Chacun de vous se moquera.

LE MARI.

Soit donc! Je vous dis qu'elle ira
Comme il lui plaît, suivant sa guise,
Quoi qu'on en pense et qu'on en dise!

PREMIER NEVEU.

Mais.

DEUXIÈME NEVEU.

Car.

PREMIER NEVEU.

Si...

LE MARI.

Je le veux ainsi,
Malgré tous vos *car* et vos *si!*

DEUXIÈME NEVEU.

Mais de vous, oncle, on va médire!

LE MARI.

Gare à celui qui voudra rire!

PREMIER NEVEU.

Cependant...

LE MARI.

Vous parlez pour rien!

DEUXIÈME NEVEU.

Elle vous plaît ainsi, c'est bien !
Mais elle est fausse et déshonnête !

LE MARI, enfonçant sa cornette sur sa tête.

Déshonnête, elle ! La plus nette
Que sur la terre on trouverait !
Et, d'ailleurs, la chose ainsi plaît
A votre tante, à moi de même !

LES DEUX NEVEUX.

A vous ?

LE MARI.

Oui ! C'est ainsi que j'aime
Qu'elle soit ! Bonne est sa façon.
En dépit de votre leçon,
Je veux qu'elle aille à son idée :
C'est chose par moi décidée.

D'ailleurs, ainsi comme autrement,
Elle va très honnêtement!
Pourquoi tant vous soucier d'elle?

PREMIER NEVEU.

Plût à Dieu que la vissiez telle
Qu'aux yeux de tout le monde elle est
Et le bel honneur qu'elle fait
A votre tête, la vilaine!

LE MARI.

Vous brûle la fièvre quartaine!
Vous avez menti par vos dents!
Êtes-vous venus ci-dedans
Me corriger?

DEUXIÈME NEVEU.

Non! vous instruire...

LE MARI.

Paix! Elle me plaît! C'est tout dire!

PREMIER NEVEU.

Fort bien! Mais calculez aussi
Ce qu'elle vous coûte...

LE MARI.

Merci!
De mon argent ne prenez cure.
Puis, tombât-elle d'aventure
Dans la fange, du haut en bas,
Que mon amour ne pourrait pas
Lui faillir. Elle est à ma guise!

DEUXIÈME NEVEU.

Pourtant...

LE MARI, faisant tourner la cornette sur sa tête avec rage.

Elle ira, quoi qu'on dise,
Tout partout, à mont comme à val,
Sans que j'y trouve rien de mal.
Allez ! et ne m'en venez oncques
Reparler...

DEUXIÈME NEVEU.

Mais elle ira doncques...

LE MARI.

Oui! ne m'allez pas échauffer
Ou je donne au diable d'enfer
Celui qui veut ouvrir la bouche
Là-dessus!

PREMIER NEVEU.

Votre honneur nous touche!

LE MARI.

Mon honneur? Morbleu! J'en ai plus
Que vous et que tout le surplus
De mon lignage et de ma race!

DEUXIÈME NEVEU.

C'est raison, mais...

LE MARI, furieux.

Videz la place,
Car ma maison vaut mieux que vous!

PREMIER NEVEU, s'en allant.

Mon oncle, adieu! Pardonnez-nous!

DEUXIÈME NEVEU, de même.

De cela, jamais de la vie
De vous parler n'aurons envie.

LE MARI, furieux, les prenant tous deux par la main, les ramenant et secouant la tête avec rage.

Si jamais m'en venez parler,
Je la ferai plus fort aller
Par-ci, par-là, devant, derrière,
A me tourner la tête entière!

PREMIER NEVEU, s'en allant.

Laissons-le donc s'associer
Comme il veut!

DEUXIÈME NEVEU, de même.

A nous soucier
De lui, nous perdons notre peine!

PREMIER NEVEU.

Toute prière serait vaine
Car il est de nous dégoûté!

DEUXIÈME NEVEU.

Vieux fou!

(Les deux neveux sortent.)

SCÈNE VII.

LE MARI, LA FEMME, FINETTE.

LA FEMME, quittant sa cachette, à Finette.

Qu'en dis-tu?

FINETTE.

Bien joué!

LA FEMME, de même.

Elle est très fine, la finesse!

FINETTE.

Oh! oui! maîtresse!

LA FEMME.

En ma jeunesse,
J'ai fait bons tours petits et grands!

(S'avançant, à son mari.)

Hé bien! mon mari, vos parents
Ont-ils parlé de la cornette?

LE MARI.

Ils ont eu réponse fort nette!
Vers moi toujours aurez crédit!
Ah! sur ma foi! s'ils m'avaient dit
Que vous fussiez mauvaise femme,
Déshonnête, vilaine, infâme,
Vous en allant de tous côtés,
Et pleine de mauvaisetés,
J'aurais autant cru leur sornette

Comme j'ai fait pour ma cornette.
La raison? Je vous connais bien
Et je sais qu'ils ne valent rien
Et qu'ils sont de mauvaise sorte.

LA FEMME.

Moi! j'aimerais mieux être morte,
Sur ma foi!

LE MARI.

Beau petit menon!

LA FEMME.

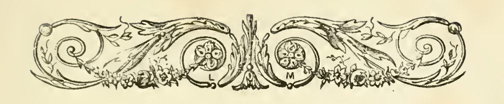
Moi, déshonnête et fausse... oh! non!
Je jure...

LE MARI, avec amour

Sans jurer, ma mie,
Je vous connais, n'en doutez mie.

LA FEMME, au public.

Pour fin et pour conclusion,
C'est sans nulle prétention
Qu'à vous cette Farce est donnée ;
C'est pour passer bonne journée
Et réjouir gens gracieux :
Sus ! sus ! Allons de mieux en mieux !



TABLE



BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

